

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/
Seule édition disponible

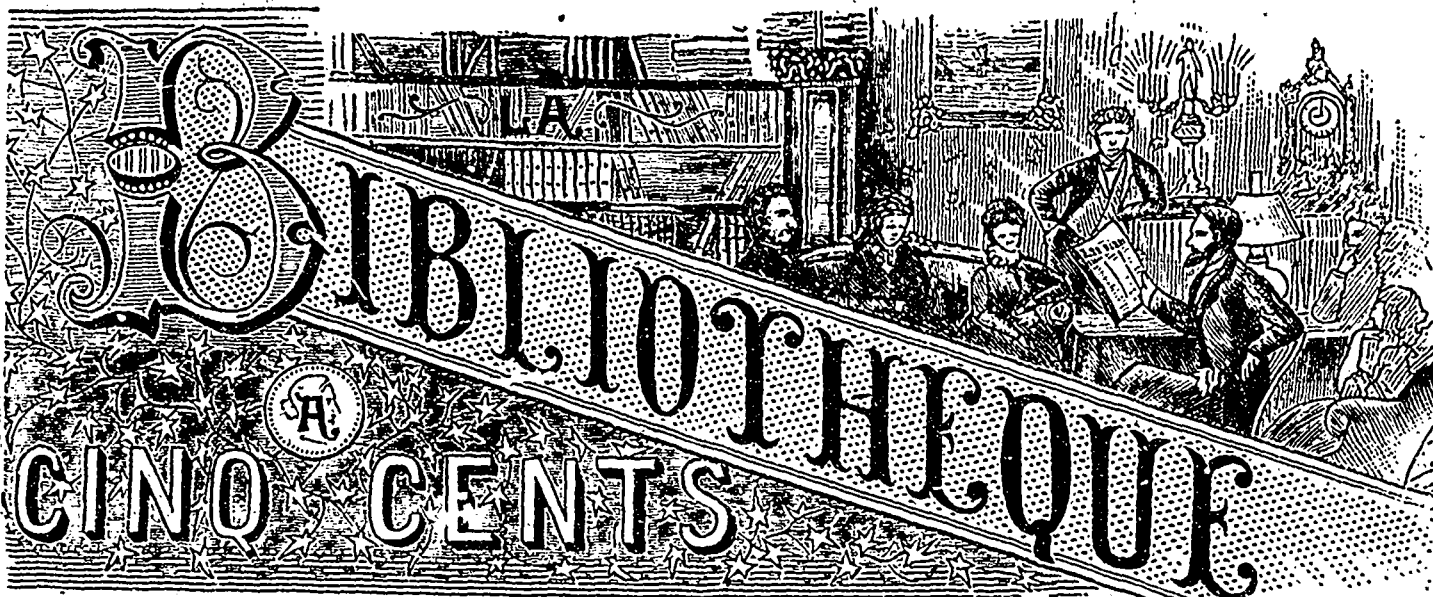
Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc.. have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiee par POIRIER, BESETTE & CIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. I.

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 8 AVRIL, 1886

{ UN NUMERO }
5 CENTS

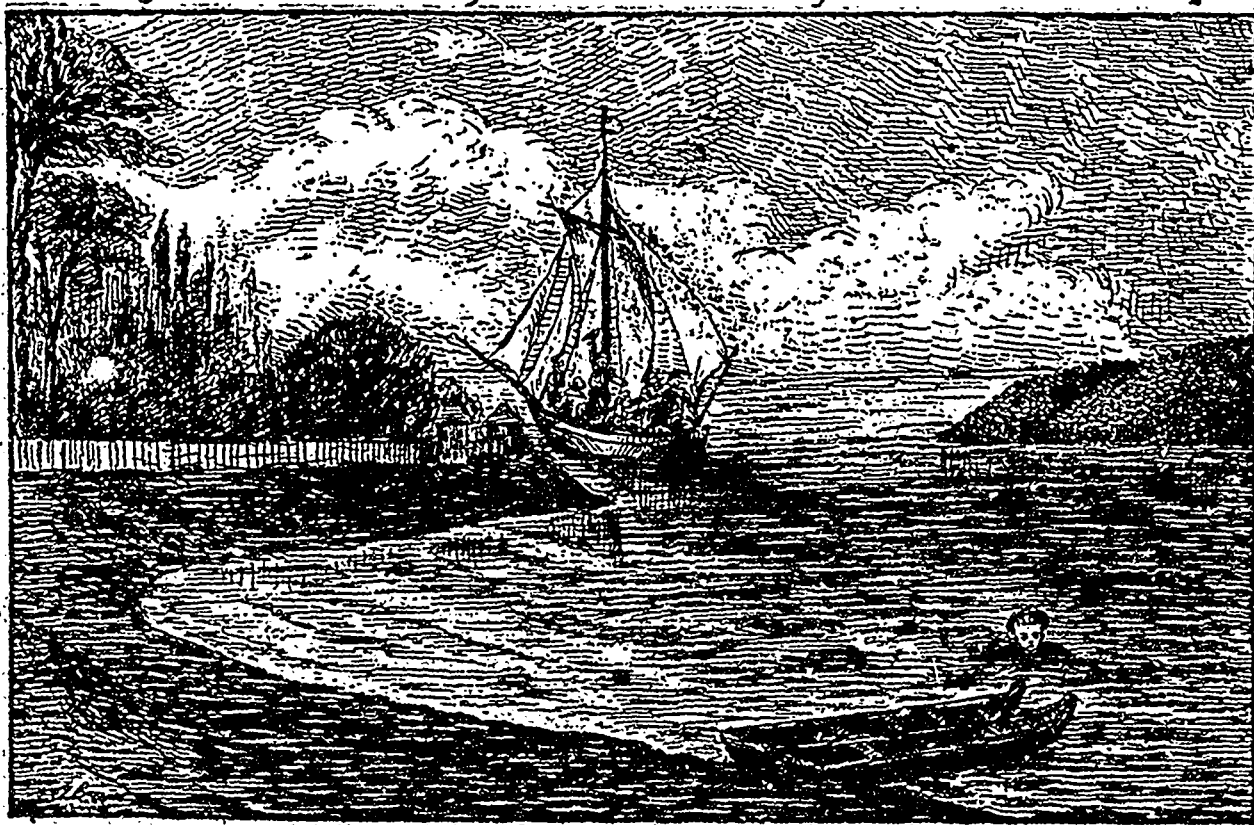
No. 1

LA GOELETTE MYSTERIEUSE

— OU —

LES PROUESSES D'UN POLICIER DE SEIZE ANS

(ROMAN CANADIEN CONTEMPORAIN)



— Prenez-le à la nage, cria le capitaine. Mais Joe n'était plus qu'à une faible distance du rivage. (Page 21).

LA GOELETTE MYSTERIEUSE

— ou —

LES PROUESSES D'UN POLICIER DE SEIZE ANS

CHAPITRE I

UNE PISTE

—Te voilà enfin, Joe, te voilà mauvais garnement. Tu peux te vanter de m'avoir fait poser. On voit bien que le temps ne te coûte rien. La peste soit des flaneurs et des gamins qui ne sont jamais à leur affaire !

L'individu qui grommelait ainsi était un homme entre deux âges, aux traits déjà ridés, à la face rubiconde, avec des cheveux crépus et une barbe noire légèrement grisouante. Tout en recevant son interlocuteur avec cette avalanche de reproches, il le regardait d'un œil complaisant et presque admiratif, et il était facile de reconnaître à première vue que ce bourru n'était pas sans ressentir à l'égard de son jeune compagnon quelque faiblesse de cœur.

Ce dernier était un garçon d'environ seize ans, court et bien bâti, dont la figure imberbe semblait denoter un degré de réflexion très supérieur à son âge. Joe ne pouvait avoir aucune prétention à la beauté physique, mais il portait sur ses traits l'astuce et l'effronterie déluée d'un vrai gamin des rues. Son costume était un étrange assemblage de pièces de costume dépareillées, dont chacune avait évidemment passé par plusieurs mains et subi maint accroc ou mainte aventure. Son paletot qui avait été fait pour une personne d'environ deux fois sa taille, lui tombait à peu près jusqu'aux talons ; et il portait un vieux chapeau mou campé fièrement sur son oreille, ni plus ni moins que s'il se fut agi d'une coiffure de luxe.

Gédéon Lafortune, — c'était le nom de celui qui venait d'interpeller le gamin, — tira de sa poche une pipe d'écume de mer, la bourra avec soin, et après l'avoir allumée il en tira deux ou trois bouffées qu'il chassa lentement devant lui.

Pendant ce temps, Joe s'était assis avec une suprême nonchalance et promenait sa main dans une de ses poches, d'où il tira au bout de quelques instants un bout de cigare à moitié brûlé.

—Maintenant, Joe, parlons d'affaires, dit tranquillement le gros homme. Je commence à me faire vieux, et je ne veux pas courir le risque de m'en aller, en te laissant sur le pavé, sans un honnête moyen de gagner ta vie.

Joe regarda son interlocuteur avec des yeux pleins de malice ; des yeux dont, en vérité, le propriétaire ne semblait nullement en danger de se trouver jamais sans moyen d'existence.

—J'ai rêvé, reprit le gros homme, de t'initier à mon métier. Je n'en sais pas de plus honnête quand il est loyalement exercé. Mais n'est pas policier qui veut. Il faut pour réussir, chez nous, un instinct qui ne se donne point à ceux qui ne l'ont pas naturellement. C'est pour essayer ce dont tu es capable que je t'ai demandé de m'aider dans cette affaire de billets de la banque de Montréal, qui est bien une des plus obscures que j'ai encore rencontrées. Dis-moi ce que tu as fait aujourd'hui, je suis curieux de savoir ce que tu as tiré des indications que je t'ai données sur l'homme que nous soupçonnons.

—Ce que j'ai fait mon oncle ? Ici, Joe souleva son chapeau pour se gratter la tête et boutonna un bouton de son paletot. Mais je me suis promené ; je suis allé et venu. Vous savez que je suis curieux comme un singe. J'ai été sur le quai, voir les bateaux nouvellement arrivés. Il y en a précisément un...

—Comment ! sur le quai ! exclama Lafortune. Es-tu fou ? Ne t'avais-je pas donné une surveillance à exercer dans la rue St. Hippolyte ?

Joe haussa les épaules avec une expression de physionomie indéscribable.

—Voyons, mon oncle, il faut être sérieux. Vous m'avez dit de surveiller rue St. Hippolyte, la maison de M. Robert Halt.

Vous avez voulu rire ou bien vous vous êtes trompé de date. Nous sommes au premier août, mon oncle, ce n'est pas le temps des poissons d'avril.

Lafortune posa sa pipe sur la table, et parut se demander s'il fallait rire ou se fâcher.

—Je vous remercie, fit Joe, en se saisissant de la pipe avec l'agilité d'un jeune chat. Vous êtes bien bon d'avoir remarqué que mon cigare était fini, et il mit tranquillement la pipe à ses lèvres.

Lafortune fit le geste d'un homme littéralement abasourdi par un tel excès de gaminerie impudente ; puis, il pensa sans doute qu'une correction infligée à l'audacieux usurpateur, amènerait une bagarre dans laquelle sa chère pipe courrait le risque d'être mise en morceaux ; et il se décida à se rasseoir en se bornant à faire entendre un juron énergique.

—Tu es un excellent messenger, Joe, et je vois que j'ai été un triple sot de me figurer qu'on ferait jamais rien de bon avec toi.

—C'était donc sérieux ? fit Joe avec un air d'innocence admirablement joué.

—Comment cela ?

—Dam ! mon oncle, de bonne foi, on s'y serait trompé. Voyons ! vous me parlez d'une bande mystérieuse, qui a émis pour plus de deux millions de faux billets ; et puis, au moment où je ne demandais qu'à me mettre au travail, on m'envoie regarder à la porte de M. Robert Halt, le professeur de musique, si ses élèves ont de jolis yeux et si elles sont blondes ou brunes. Si nous travaillons dans l'opérette, il fallait me le dire à l'avance.

—M. Robert Halt est gravement compromis dans cette affaire de faux billets de banque.

—Voyons, mon oncle, ne me répétez pas cela. Je vous assure, vous me faites de la peine. M. Robert Halt est un de mes bons amis...

—J'ignorais qu'il eut cet honneur, dit Lafortune avec un gros rire.

—Je vous dis que je le connais comme ma poche et qu'il est aussi étranger à votre affaire de faux billets que le Mikado ou la grande duchesse de Gerolstein. Vous feriez bien mieux d'aller vous promener sur les quais.....

—Prends garde à tes poches, Joe. Si tu ne les connais pas mieux que tu ne connais M. Robert Halt, tu y trouveras quelque serpent un jour ou l'autre.

—Vous feriez mieux de me dire tout de suite quel est le mauvais plaisant qui vous a fait avaler une aussi grosse coulèuvre.

—Ce n'est pas un mauvais plaisant Joe. C'est une lettre très sérieuse, et la police du gouvernement paierait bien cher pour l'avoir reçue à ma place. Il y a plus de trois mois que cette affaire de faux billets met tous les détectives en défaut. Ceci est le premier point lumineux qui apparaisse. C'est cette indication qui va nous mettre sur les traces de toute la bande.

—Eh bien, puisque vous y tenez, voyons votre lettre. Une lettre qui dénonce M. Robert Halt comme faisant partie d'une bande de faux monnayeurs, ce doit être curieux.

—Je ne sais vraiment si je dois, après que tu as avoué tes relations avec l'accusé.....

Joe éclata d'un rire franc et sonore, en se livrant à une série de contorsions évidemment inspirées par la plus folle gaîté.

—Assez rire, cria Lafortune, tiens-toi tranquille jeune fou et tâche de faire ton profit de ce que je vais te faire voir.

Lafortune tira alors de sa poche une lettre, dont l'enveloppe déjà salie avait dû être maniée à maintes reprises, et lut ce qui suit :

« Si vous voulez être édifié sur la bande de contrefacteurs qui a mis toute la police en défaut, il vous suffira de vous conformer à l'avis suivant. Un homme à cheveux roux qui fait partie du gibier que vous poursuivez est en ce moment à Trois-Rivières. Il doit y avoir, mercredi soir, un rendez-vous avec un certain Robert Halt qui demeure rue Saint-Hippolyte, No... Ce Robert Halt est un des chefs de la bande, et quand il sera de retour de Trois-Rivières, vous trouverez à son domicile une liasse de billets contrefaits qui ne vous laisseront aucun doute sur le rôle qu'il joue et qui vous mettront sur la trace de tout le reste.

UN AMI."

— Un ami de qui ? demanda Joe ; ce n'est certainement pas de M. Robert Halt.

— Je sais bien, dit Lafortune, que cette dénonciation peut venir de quelqu'un qui lui veut du mal. Mais, il ne s'agit pas de savoir si on lui veut du mal ou du bien. Les renseignements sont précis : un homme à cheveux roux, un rendez-vous à Trois-Rivières, une liasse de billets contrefaits. Nous verrons bien si l'homme à cheveux roux existe ; et si le premier fait est reconnu vrai, c'est que nous serons sur la bonne piste ; ensuite, on verra les autres.

Joe semblait écouter avec une attention soutenue, et sa figure ne faisait pas un mouvement ; mais, si son oncle eût regardé ce qui se passait sous la table, il eût été fort étonné de voir les jambes et les pieds du jeune gamin, s'agiter silencieusement, dans un travail gymnastique qui devait avoir un but très intéressant. Le pied droit semblait s'allonger sous l'effort de son propriétaire et avança, sans que le buste parût remuer, jusque sous la chaise de Lafortune, puis il se mit à retrograder en ramenant devant lui sur le tapis, dans la direction de Joe, une enveloppe de lettre que Lafortune avait laissé tomber sans y prendre garde.

— Enfin, qu'est-ce que tu penses de cette lettre ? demanda Lafortune qui n'avait rien vu de ce manège.

— Je vous dirai ce que j'en pense quand j'aurai ramassé mon bouton de paletot, dit Joe, en se penchant vivement et en ramassant, en même temps que ce bouton, une enveloppe qu'il s'empessa de glisser dans sa poche.

— Je pense, reprit-il en se relevant, que M. Robert Halt est un jeune professeur de musique. Je pense qu'on ne fait pas de fausse monnaie, pour le plaisir de tapisser sa chambre de bain avec de faux bank notes ; et qu'un jeune homme du monde ne se tuerait pas à travailler pour vivre, s'il avait volé deux millions.

— C'est ce qu'il faudra voir, répondit Lafortune. On ne sait pas d'où il vient ce M. Robert Halt. Personne n'a connu ses parents ; et nous ne savons pas non plus ce qu'il fait ni qui il fréquente. Qui sait si en cherchant la femme, nous ne trouverons pas à expliquer des folies cachées. Enfin... je vois que je suis un grand sot d'avoir compté sur toi, et je vais m'occuper moi-même de cette surveillance.

— Comme il vous plaira mon oncle. Mais je vous assure que vous feriez mieux de venir faire un tour avec moi du côté, du port.

— Vas-tu recommencer tes mauvaises plaisanteries ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? J'étais né pour être marin, moi. J'adore les bateaux. Il y a précisément dans le port, du côté du marché Bonsecours, une goélette bien intéressante.

— Qu'est-ce que tu me racontes-là ?

— Oui, une goélette bien plus intéressante que M. Robert Halt. Si vous passez par là, elle s'appelle la *Marie-Anne*. Mon oncle, je vous la recommande.

— Pourquoi ? fit Lafortune en dressant l'oreille.

— Parce que... dit Joe. Parce que j'ai mes idées là dessus. Une goélette qui va et qui vient comme si elle faisait le service de Québec à Montréal, et qui ne descend ni voyageurs ni marchandises, cela pique ma curiosité.

— Ah !

— Oui, j'aime à aller au fond des choses. Les gazettes ne nous ont pas encore prévenu qu'il se fut créé une ligne de bateaux en concurrence à la compagnie du Richelieu. Après cela, peut-être que les capitalistes qui ont frêté la *Marie-Anne* ne sont pas assez riches pour se payer des réclames.

— Hum ! murmura Lafortune. Le gamin n'est pas borgne. C'est un vrai sac à malice. Il aura flairé quelque affaire de contrebande. Quel dommage qu'il ne veuille jamais s'occuper de la chose qu'il faudrait !

Allons, mon garçon, va voir ta goélette, si le cœur t'en dit. Tu lui diras bien des choses de ma part et tu m'en rapporteras des nouvelles, si tu as le temps. Pour moi il faut que j'aille à mes affaires. Tu fermeras la porte en sortant et tu mettras la clef en dessus.

Joe resta seul et parut absorbé pendant quelques instants

dans des réflexions qu'on n'eût guère attendu d'un jeune gamin de son âge. Puis, il tira de sa poche l'enveloppe dont il s'était emparé quelques minutes auparavant et la contempla avec un regard de triomphe.

— Ah ! je ne veux jamais m'occuper de la chose qu'il faudrait ! Il a oublié aujourd'hui de mettre ses lunettes, mon oncle ! Il me demande qu'est-ce que je pense de sa lettre ! Je sais bien ce que je pense de l'enveloppe. Elle vaut beaucoup plus cher que la lettre, l'enveloppe ; et il y a quelque chose qui me dit que l'heure est venue de montrer ce que je sais faire. Tant pis pour les coquins qui ont monté une conspiration contre mon ami Robert Halt !

En ce moment, les yeux de Joe brillaient comme des escarboucles. Il était vraiment beau, et l'énergie de son regard eut inspiré confiance à celui qu'il venait de prendre si résolument sous sa protection.

CHAPITRE II

UNE LEÇON DE CHANT

En sortant de chez lui, Lafortune s'était rendu au bureau du télégraphe. Il faut croire que la dépêche qu'il avait à envoyer offrait des difficultés particulières, car il lui fallut plus de vingt minutes et encore, avec l'aide d'un dictionnaire de poche, pour venir à bout de son travail.

L'employé regarda curieusement la dépêche et demanda s'il fallait l'envoyer exactement comme elle était écrite.

Certainement, dit Lafortune. Mais peut-être pourriez-vous la relire à haute voix, car je ne voudrais pas avoir écrit un mot pour un autre.

TÉLESPHORE BUREL, Trois-Rivières, épela l'employé. Chocolat, concombre, chou, cerfeuil, colombine, cobalt, calico, corporel.

“ CHARTRAND.”

Est-ce cela ? dit l'employé. Il me semble que votre vocabulaire chiffré a été dressé par des gens qui avaient un goût particulier pour la lettre C.

— Oui, c'est tout-à-fait correct, dit Lafortune. Maintenant, il n'y a plus qu'à faire courir la dépêche sur les fils. J'espère qu'elle ira bon train, car j'attends une réponse.

Il fallut une nouvelle demi-heure pour que la réponse arrivât. Elle était transmise, elle aussi, en langage chiffré ; et Lafortune sembla éprouver encore plus de difficulté pour la lire qu'il n'en avait éprouvé pour écrire la première dépêche.

Voyons un peu, murmura-t-il. Je lui ai mandé de surveiller un nouvel arrivant à cheveux roux, qui doit chercher à faire passer de faux billets. Il me semble que la réponse veut dire : “ J'ai surveillé les hôtels, rien vu — “ cercle.” Qu'est-ce que cela “ cercle ? ” Ah oui ! “ suspect.” “ Rien vu suspect.” Je continue “ concert crâne ” qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

Lafortune feuilleta son vocabulaire et s'écria “ ouvrir œil.” C'est cela. “ Je continue ouvrir œil.” Très-bien, M. Burel. Je vous souhaite d'avoir l'œil ouvert, mais je regrette que vous n'ayiez déjà pas aperçu un peu de fumée.

Lafortune sortit du télégraphe, en se dirigeant du côté de la rue Sherbrooke ; puis il tourna à droite jusqu'à la rue St. Hippolyte, dans laquelle il entra, pour s'arrêter au bout de quelques pas, en face d'une maison d'apparence ordinaire. Il se croisa, comme par hasard, avec un homme d'assez bonne tournure qui flânait de ce côté.

— Tiens, c'est vous, Pierre. M. Fahey vous a envoyé ici.

— Oui, il m'a dit de surveiller jusqu'à ce qu'il vienne quelqu'un pour me remplacer.

— C'est fort bien pensé. Avez-vous du nouveau ?

— Rien du tout. L'oiseau est en cage, sage comme une image.

— Il n'est venu personne ?

— Pardon. Il est venu, il y a environ une demi-heure, un jeune garçon, assez mal mis, qui devait être un porteur de journaux ou un facteur du télégraphe. Je ne l'ai pas vu ressortir. Il est venu aussi une jeune fille très jolie, il y a une

heure environ. Elle vient précisément de partir, quelques instants avant votre arrivée.

—Très bien, je vois que vous avez l'œil sur les jolies jeunes filles. Mais puisque celle-là est partie, je vous engage à aller vous reposer. Je vais prendre votre tour de faction.

Les deux hommes firent amicalement quelques pas ensemble. Pendant qu'ils continuaient leur conversation, Lafortune tira de sa poche sa chère pipe d'écume de mer et se mit à aspirer délicieusement quelques bouffées de tabac ; puis il dit à celui qu'il avait déjà nommé plusieurs fois du nom de Pierre : " Je compte sur vous pour me relever à six heures précises, à moins que vous n'ayiez de mes nouvelles d'ici là."

Pierre se dirigea vers la cité, pendant que Lafortune, retournant sur ses pas, remontait la rue Saint-Hippolyte, dans l'attitude d'un flâneur qui n'a rien à faire qu'à bâiller aux corneilles. Après avoir fait une centaine de pas, il s'arrêta en face de la maison qu'il avait déjà examinée une première fois ; et il s'appuya négligemment contre un réverbère, en continuant à fumer sa pipe, sans cependant perdre de vue la porte de la maison.

Pendant qu'il exerce au dehors sa mystérieuse surveillance, nous pénétrons, si le lecteur veut bien nous suivre, dans l'intérieur de la maison qui semble exciter à un si haut point l'intérêt et l'attention de Lafortune.

Dès le corridor, on entend une fraîche et harmonieuse voix de jeune fille, accompagnée par le piano. A cette voix, viennent se mêler, de temps à autre, les accents plus mâles d'une belle voix de tenor. Voici plus d'une demi-heure que la musique se fait entendre sans interruption ; et un connaisseur reconnaîtrait du premier coup qu'il ne s'agit pas d'un simple exercice d'amateur, mais d'une leçon régulière.

Entrons dans le salon très modestement meublé, où a lieu cette leçon de chant.

La voix que nous avons entendue est celle d'une belle jeune fille, grande, élancée et très élégamment vêtue. Sa tête d'un ovale régulier est encadrée par des cheveux d'un blond doré ; de grands yeux bleus, fendus en amande, donnent à sa physionomie une expression d'un charme incomparable. Non seulement elle est régulièrement jolie, mais il y a en elle un don de fascination, qui semble d'ailleurs se faire sentir sur le jeune homme qui se tient debout à ses côtés ; car celui-ci ne la quitte pas des yeux, et l'admiration avec laquelle il la contemple frapperait le visiteur le moins perspicace.

Ce dernier est d'ailleurs un charmant garçon, d'une distinction tout à fait remarquable. Ses vêtements sont simples et ont depuis longtemps cessé d'être neufs. Mais il donne à tout ce qu'il porte un cachet de bon ton qui se reconnaît à première vue, et qui, partout ailleurs que dans la libre Amérique, passerait pour le signe indéniable d'une naissance aristocratique.

—C'est très bien, dit-il, c'est véritablement très bien. Votre voix s'est étonnamment élargie depuis quelque temps.

—Est-ce un compliment ou pensez-vous réellement ce que vous dites ? demanda la jeune chanteuse avec un éclair de satisfaction.

—Sans aucun doute. Vous vous êtes merveilleusement tirée de cette note haute qui ne venait pas la semaine dernière.

—Oui, il m'a semblé que ma voix montait jusqu'au plafond, dit-elle gaiement. Je crois que maintenant la leçon est finie.

—Non, je vous en prie, ne vous en allez pas encore. Je voudrais essayer avec vous une romance du 18^e siècle que je viens de recevoir. C'est très joli et tout à fait dans votre voix.

—" L'amour attend," dit-elle en lisant le titre avec un léger mouvement d'épaules. Je suppose que c'est quelque chose de sentimental et de langoureux. Qu'est-ce qu'il attend, l'amour ?

—Lui seul le sait. Si j'étais à sa place, j'aurais sa hardiesse et je n'attendrais que l'occasion.....

—" Le temps perdu ne revient pas," murmura la chanteuse en lisant le texte et en regardant obstinément la musique.

—Laissez-moi voir, dit le jeune homme, en posant la main sur son bras et en la regardant dans le blanc des yeux.

Mais elle se recula vivement, quoique sans montrer aucun signe de mécontentement.

Sans prononcer une parole, le jeune homme posa le cahier sur le piano et commença à faire l'accompagnement.

—Voulez-vous essayer, dit-il ? Ce n'est pas difficile du tout.

—Non, chantez vous-même le premier. J'ai besoin d'entendre le mouvement.

Le jeune homme obéit et se mit à chanter avec une voix étonnamment riche et une expression tout à fait appropriée au sujet, pendant que sa jolie élève l'écoutait avec un regard complaisant. C'était une romance toute de sentiment ; et le chanteur, en la disant, sembla se mettre à l'unisson avec le poète.

On peint l'amour, un bandeau sur les yeux ;
L'amour aveugle ! Quel blasphème !
Me dit Sylvain, en regardant les cieux ;
J'y vois pourtant quand je vous aime !

Puis, il me dit d'une voix tendre,
L'amour est là, suivons ses pas,
Car l'amour ne veut pas attendre ;
Le temps perdu ne revient pas.

La voix du chanteur vibra étrangement, en répétant ces deux derniers vers et il chanta les mots : *L'amour ne veut pas attendre*, avec une chaleur qui parut causer une vive émotion à sa compagne.

Il y eut un moment de silence, pendant que l'écho de sa voix semblait encore caresser l'air.

—Aimez-vous cette romance ? demanda-t-il simplement.

—Comme une autre.

—Voulez-vous l'essayer, maintenant ?

—Non, pas maintenant ; je vous remercie, dit la jeune fille d'une voix un peu contrainte.

—Alors, la leçon est finie ? murmura-t-il avec regret.

—Quelle leçon ? demanda innocemment la chanteuse, pendant que ses beaux yeux restaient fixés sur son interlocuteur avec une expression de curiosité et de malice.

—Mais la leçon de musique. Je ne crois pas que nous en ayons pris d'autre.

—On peint l'amour, un bandeau sur les yeux,
Car chacun sait que l'amour est aveugle !

fredonna la jeune fille, moitié riant, moitié chantant. Puis elle prit sa musique et se dirigea vers la porte.

Lui, se tenait debout dans un visible embarras, en piétinant nerveusement le parquet.

—Oh ! Ne vous en allez pas, sans m'expliquer ce que vous avez voulu dire, fit-il en lui prenant la main.

—Mais ne me demandiez-vous pas de chanter, il y a une minute ? Je crois que je suis bien dans l'expression de la romance ?

—Oui, mais votre paraphrase ? Que voulez-vous dire en changeant le texte ?

—M. Halt, ce sont de ces choses qu'une femme laisse quelquefois deviner, mais qu'elle n'explique jamais.

—Hélène, accordez-moi de grâce, un moment : j'avais cru, j'avais osé espérer...

La jeune fille s'arrêta de nouveau, en regardant le parquet avec une expression indéfinissable. Mais il était écrit que M. Robert Halt ne finirait pas ce jour-là la phrase qui semblait lui coûter tant d'efforts.

La porte auprès de laquelle les deux jeunes gens étaient placés, s'ouvrit tout à coup : et un gamin, de la plus franche espèce de gamin des rues qui ait jamais été rencontrée sous le soleil, se précipita dans le salon comme un ouragan.

—Pardonnez-moi, s'écria subitement notre ami Joe, —car c'est lui qui venait de s'introduire si mal à propos, —pardonnez-moi. Peut-être préférez-vous que je revienne dans un autre moment.

—Puisque tu es entré, reste ici, mauvais petit garnement, répondit Robert avec un rire un peu forcé. " Mlle Marsy, permettez-moi de vous reconduire jusqu'à la porte."

—Ne faites pas attention à moi, cria Joe qui venait de retrouver toute son effronterie.

—Qui est-ce ? demanda à voix basse Mlle Marsy.

—Oh ! un jeune gentleman mal vêtu, qui prétend que je lui ai sauvé la vie, dans une bagarre où sa peau était assez gravement compromise. Depuis ce jour-là, il a bien voulu m'honorer de sa protection, et il vient me faire des visites à tous moments, même aux plus mauvais moments.

—Il est assez déguenillé, dit elle en riant. Mais je m'en-fuis ; je ne veux pas vous faire perdre votre temps.

Sa voix était devenue plus basse ; et elle se tint un moment la main sur le bouton de la porte, comme si elle hésitait à l'ouvrir.

—Quand vous reverrai-je ? demanda Robert.

—Mais dans huit jours, je présume, à moins qu'il n'arrive quelque chose d'extraordinaire.

—Il ne peut survenir aucun empêchement, reprit-il avec conviction. Si vous voulez, nous prendrons pour sujet d'études ma nouvelle romance.

—“L'amour ne veut pas attendre,” fredonna Mlle Marsy en rougissant de nouveau. Bonsoir, monsieur, fit-elle en ouvrant la porte ; et elle descendit rapidement les marches qui conduisaient à la rue.

—La peste soit du gamin ! murmura Robert en rentrant dans le salon. Je l'aurais supprimé bien volontiers.

Et maintenant, M. Joe, je ne serais pas fâché de savoir qui vous a permis d'entrer dans ce salon sans en être prié.

—C'est une question que vous feriez mieux de poser à votre femme de ménage. Elle m'a dit que vous étiez-là. J'ai pris cela pour invitation à me faire voir.

—A l'avenir, tu voudras bien frapper avant de pénétrer dans mes appartements, reprit Robert avec un mouvement d'impatience. Qu'est-ce qui t'amène aujourd'hui ?

Vous pensez bien que si j'avais su que vous étiez en conversation avec cette jolie fille, je sais trop ce que la discrétion commande, pour avoir songé à vous déranger. Et Joe boutonna son paletot avec dignité. Je veux recevoir cinquante coups de nerf de bœuf, si je me suis douté que vous n'étiez pas seul.

—J'étais avec une de mes élèves, Joe. Je lui donnais une leçon de chant.

—Ah ! une leçon de chant, fit Joe avec incrédulité. Est-ce qu'elle a du goût pour les leçons de chant ?

—Qu'est-ce que tu veux de moi, gamin ? Je n'ai pas de temps à perdre aujourd'hui.

—Je suis venu pour vous dire votre bonne aventure.

—Je crois que tu peux te dispenser de cela, dit gaiement Robert Hall ; je n'attends pas de fortune et je n'ai pas besoin qu'on me dise la bonne aventure.

—Vous en avez peut-être plus besoin que vous ne le pensez. Donnez-moi votre main.

M. Halt tendit la main à Joe, qui la prit dans une des siennes et se mit à la contempler avec attention.

—Les lignes ne se développent pas clairement, insinua-t-il. Peut-être cela irait-il mieux, si on les frottait avec un peu de métal.

M. Halt mit une pièce de 25 cents dans la paume de sa main.

—Voilà qui va aider le travail ! exclama Joe, après avoir soigneusement fait passer la pièce de monnaie dans sa poche. Maintenant, regardez ces deux lignes qui vont l'une à droite l'autre à gauche. Là, il y a du *fun* et là, il y a du danger. De ce côté-ci, c'est une belle jeune fille aux cheveux dorés et les portes de la vie qui s'ouvrent sur un mariage.

—Assez sur ce sujet, Joe ! Et M. Halt fit un effort pour retirer sa main.

—De l'autre côté est le danger, continua Joe. Cette ligne que vous voyez là, est pleine d'aventures fâcheuses. Il y a un homme à cheveux roux qui ne me dit rien de bon. Gardez-vous, pendant un mois, de tous les hommes à cheveux roux.

—Allons, gamin, finissons-en avec ces balivernes.

—Il n'y a pas de balivernes là-dedans, protesta Joe, en regardant de plus en plus fixement la main. Ne devez-vous pas aller mercredi à Trois-Rivières ?

—Par le ciel, qui est-ce qui a pu te parler de cela ? reprit M. Halt qui ne put retenir un vif mouvement de surprise.

—Tout cela est écrit dans votre main, affirma Joe ; mais croyez-moi, si vous allez à Trois-Rivières, prenez garde aux cheveux rouges. Si quelque individu de cette couleur cherche à vous parler, ne lui répondez pas et enfuyez-vous sans retourner en arrière. Il y a une conspiration dans l'air.

—Qu'est-ce que tu nous racontes là ? dit M. Halt, en retirant sa main. Ce sont des niaiseries de l'autre monde. Qu'est-ce que tu veux dire ?

—Vous feriez mieux de ne pas aller à Trois-Rivières. Voilà ce que je veux dire.

—Je ne pense pas que tu aies la prétention de me faire régler ma conduite sur les conseils de ta sorcellerie ?

—Je vous dis que le danger est là, répéta Joe avec conviction. Il y a là un homme à cheveux roux. Je ne peux pas vous en dire d'avantage. Prenez garde à lui. Il y a quelque chose de machiné contre vous. S'il demande à vous parler, ne l'écoutez pas, et ne le laissez pas se montrer en public à côté de vous.

—Qu'est-ce qu'il y a, Joe ? Qu'est-ce que tu sais ? demanda M. Halt, plus impressionné qu'il ne voulait en avoir l'air par le ton sérieux du gamin.

—Je ne sais qu'une partie ce que je voudrais savoir, répondit Joe. Je sais seulement que vous avez le diable à vos trousses et qu'on a l'œil sur vous. Il y a des gens qui veulent se jouer de vous et peut-être pire.

—Tu es un singulier garçon, Joe. Allons, je te promets de veiller aux hommes rouges. Maintenant si tu n'as plus rien à me dire, je suis un peu pressé.

—C'est correct, fit Joe en s'avançant vers la fenêtre et en regardant attentivement la rue. Est-ce que vous n'avez pas une porte de sortie par derrière ?

—Oui, il y en a une. Pourquoi cela ?

—Parce que j'aperçois, dans la rue, des yeux qui n'ont pas besoin de me voir sortir, d'ici. Saviez-vous qu'il y eut des mouches autour de votre palais ?

—Des mouches. Qu'est-ce que cela ?

—Je veux dire que la maison est espionnée, répliqua mystérieusement Joe. Il y a là des yeux dont vous ne vous débarasserez pas facilement. Je ne peux rien dire de plus. Mais prenez garde à vous. La voix du gamin devint basse et presque sourde. Quoiqu'il arrive, si vous avez de l'affection pour moi, ne répétez jamais que c'est moi qui vous ai prévenu. Si vous avez besoin de moi, envoyez-moi chercher. Je serai toujours prêt à répondre à votre appel.

—Merci, Joe, dit en riant M. Halt, j'aurai confiance dans tes prophéties, et je me garderai de tous les hommes rouges. Par ici, voilà ton chemin.

Deux minutes plus tard, Joe sortait par une porte de derrière, donnant sur une allée qui conduisait à un terrain vague.

Peu de temps après, M. Robert Halt ouvrit tranquillement sa porte, descendit dans la rue et se dirigea vers l'intérieur de la ville.

Il avait jeté autour de lui un rapide regard. Mais il n'avait rien vu qu'un homme trapu dont la mine n'offrait rien de suspect, et qui fumait tranquillement une pipe d'écume de mer, en s'appuyant pour se reposer, contre un bec de gaz.

CHAPITRE III

JOE ENTRE EN CAMPAGNE

Deux individus, qui avaient pris pension depuis quelque temps déjà à l'hôtel Richelieu, étaient assis dans leur chambre, dont la fenêtre donnait sur la place Jacques-Cartier. Ils paraissaient engagés dans une discussion fort intéressante.

L'un des deux était un gros homme, fortement construit, à la figure rubiconde. Il était nonchalamment assis sur une berceuse, les jambes en l'air et les pieds posés sur le rebord de la fenêtre. Son compagnon formait avec lui un parfait contraste. C'était un petit homme, maigre, d'apparence délicate, d'un

tempérament nerveux et agité; et pour le moment, ses nerfs étaient visiblement excités par quelque fâcheux incident.

—Je crois, mon bon ami, que nous pouvons nous vanter d'être dans la nasse. La nasse est justement le mot qui convient, remarqua le gros homme avec une tranquillité narquoise qui parut ajouter encore à la mauvaise humeur de son associé.

—Vous voulez dire que nous sommes déshonorés, ridiculisés, bons à montrer au doigt pour faire rire les petits enfants ! Encore une nouvelle émission de faux billets de dix piastres ! Toujours de la banque de Montréal ! Du train dont marchent ces gueux-là, il y aura bientôt de quoi faire sauter la banque d'Angleterre ! Et dire qu'ils travaillent à notre barbe ; et que depuis trois mois qu'ils se fichent de nous, nous ne sommes pas seulement parvenus à déterrer un indice quelconque ; pas une trace !

—Oh ! cela viendra, cela viendra, reprit avec placidité le premier interlocuteur. Il faut laisser faire le temps.

—Et pendant ce temps là, le temps marche contre nous, répliqua aigrement le petit homme. Tout ce que nous avons fait, jusqu'à présent, n'a servi qu'à mettre l'ennemi sur ses gardes ; et l'obscurité qui nous enveloppe devient chaque jour plus épaisse.

—Pas du tout, mon garçon, tu exagères. Au début, nous ne savions rien, et maintenant nous n'en savons pas davantage ; c'est simplement ce que j'appelle le *statu quo*. Mais sois tranquille, la lumière se fera.

—Tôt ou tard ! n'est-ce pas ? reprit le petit homme de plus en plus impatient ; je crois que si un tremblement de terre engloutissait l'hôtel et nous avec, cela ne vous ferait pas bouger !

—Je ne peux pas te répondre là-dessus, mon garçon ; ce sont de ces choses qu'on ne peut dire qu'après expérience.

—N'empêche que c'est irritant. Il ne m'était pas encore arrivé d'être aussi longtemps sur une affaire, et de rester ainsi en pleines ténèbres. Ce serait à croire que c'est nous qui sommes filés. Il y a là une bande de contrefacteurs, qui inonde le pays de faux billets et qui se moque de la police. Il n'y a pas un mois qu'ils ont fait leur dernière émission ; et en voici une nouvelle, qui paraît à la fois dans toutes les villes de la province. Sans compter que c'est de l'ouvrage proprement fait. Les commis de banque eux-mêmes s'y trompent. Je n'ai jamais rencontré de plus habiles coquins, ni de plus rusés pour cacher leurs traces.

—Il vient toujours un moment où la chance tourne, répondit le gros homme tranquille. Laisse-les aller et rends-leur de la ligne : ils finiront par se prendre eux-mêmes. Nous avons fait une sottise en nous montrant plus qu'il ne fallait. Il y a des moments où il vaut mieux attendre et voir venir.

—Oui, c'est cela ! pour que les gens de Fahey nous montent sur le dos et nous prennent notre gibier. Je sais qu'ils ont déjà du monde en campagne. Qu'est-ce que vous penseriez, si on disait que Jack Parry et Thomas Harrison, les deux plus habiles détectives du gouvernement, se sont laissés mettre dedans pendant trois mois et se sont fait battre par une agence privée ? L'idée de voir cela imprimé sur les gazettes me fait déjà monter au front le rouge de la honte.

—Et moi, dit Harrison, je m'en moque comme d'une figue. Si on institue maintenant des *matches* entre détectives, à l'instar des courses de chevaux, que le diable emporte celui qui sera assez bête pour se fourrer dans cette sottise gageure.

—Vous êtes un philosophe, Tom, s'écria tristement son camarade. Je sais bien que cela ne vous empêche pas de faire votre besogne, et j'ai peut-être tort de m'agiter les nerfs. Mais qu'est-ce que vous voulez ? on ne se refait pas ; et je crois que je n'avais pas encore ressenti une blessure d'amour propre pareille à celle que je viens d'éprouver en passant dans la rue Notre-Dame.

—Qui est-ce qui vous est arrivé ?

—Vous ne vous figureriez jamais que j'ai été arrêté par un impudent petit vagabond, tout couvert de haillons, qui sait mon nom et mon état. Mais ce n'est pas tout ! Ce mauvais

garnement sait aussi la besogne que nous faisons ici, et il a en le toupet de me dire que nous n'avions rien trouvé jusqu'à présent, et qu'il s'offrait pour dix piastres à me mettre sur la bonne trace. Je lui aurais plus volontiers donné dix coups de canne ! C'est égal ! On ne m'avait pas encore dit que je portasse écrit sur la figure, mon métier et les particularités bonnes ou mauvaises de mes recherches.

Jack Parry n'était pas encore au milieu de sa phrase que Harrison s'était soudainement levé, en l'écoutant avec une vive attention.

—Je ne savais pas, Jack, que vous eussiez autant de peur de dépenser dix piastres.

—Vous pensez bien que ce n'était pas pour l'argent.

—Ah ! C'est que cela en avait diablement l'air, répondit Harrison d'un ton de mauvaise humeur. Il faut que vous fussiez hors de votre sang-froid. Sans cela, vous n'auriez pas fait fi des propositions de ce jeune homme.

—Je pourrais peut-être le rattrapper, murmura Jack, avec l'humilité d'un homme qui se rend compte qu'il vient de faire une grosse sottise.

—Vous auriez mieux fait de ne pas le lâcher, répondit sèchement Harrison. Ce sont des affaires qui demandent à être saisies au vol.

A ce moment, Jack Parry s'avança vivement vers la fenêtre et parut regarder quelque chose de très intéressant.

—Je ne me trompe pas, s'écria-t-il, c'est bien lui !

—Qui ? Votre jeune homme ?

—Oui, je vais le chercher.

—Attendez, attendez, dit Harrison. Le gamin vient de lever la tête et vous a certainement reconnu. Si c'est nous qu'il cherche, il nous trouvera bien tout seul.

—C'est bien, fit Jack. Moi je m'en lave les mains. Vous tripoterez le gamin tout à votre aise. Je vous laisse la direction de l'affaire.

Au bout de deux ou trois minutes, un coup frappé à la porte vint confirmer les prévisions de Harrison.

—Entrez, cria-t-il en reprenant son attitude nonchalante.

La porte s'ouvrit et donna passage à notre vieille connaissance, Joe Briquet, enguenillé comme précédemment, avec son paletot qui lui tombait jusqu'aux talons, et une figure et des mains dont la noirceur dénotait chez leur propriétaire une sainte horreur de l'eau et du savon.

—Bonjour la compagnie, cria Joe en entrant.

—Viens ici gamin, qu'on voie qui tu es, dit Harrison sans se déranger. Tiens, ajouta-t-il en regardant son accoutrement ; est-ce que tu as fait faire ce paletot-là sur mesure ?

—Ce n'est peut-être pas un costume, pour figurer à l'Académie de Musique, dans la troupe de Judic, répliqua Joe avec son effronterie habituelle. Mais si vous n'en êtes pas satisfait, peut-être que nous pourrions nous entendre, pour que je vous autorise à m'en payer un autre.

—C'est fâcheux, mon ami, reprit Harrison avec un gros rire. J'aurais aimé à t'obliger, mais ce genre d'opérations n'est pas dans notre département. Voyons ; amène-toi plus près qu'on te regarde. Comment t'appelles-tu.

—Joe Briquet.

—Quel est ton métier ?

—Je travaille dans toutes sortes de branches, généralement quelconques, pourvu qu'elles soient honorables et lucratives. Je puis cirer vos bottes, tenir vos chevaux, porter vos paquets au bateau, et rendre au monde une foule d'autres petits services.

—Et aujourd'hui qui est-ce qui nous vaut le plaisir de ta visite ?

Avant toute autre réponse, Joe commença par prendre une berceuse et par s'y installer, en se renversant en arrière avec les pieds sur le rebord de la fenêtre, dans une situation semblable, en tout point, à celle de son hôte.

—Pour traiter des affaires sérieuses, dit-il gravement, il faut d'abord se mettre à l'aise. Il y a des gens qui attendent qu'on les invite à s'asseoir. Mais je ne voudrais pas vous donner cette peine.

—Voilà un gamin qui a de l'effronterie à revendre, pensa Jack Parry, qui n'avait jamais eu grande confiance dans le concours de notre ami et qui assistait à cette scène avec une indifférence grondeuse.

—Allons, mon garçon, dit jovialement Harrison ; maintenant que te voilà à l'aise, dis nous l'affaire qui t'amène.

—Pour vous l'expliquer en détail, il faut vous dire d'abord que j'ai une agence à moi et que je travaille pour mon propre compte, affirma Joe avec une assurance tout à fait comique. Je poursuis en ce moment une bande de contrefacteurs, dont vous avez peut-être entendu parler, et dont il m'est venu l'idée de m'occuper, quand j'ai vu que ni Fahey ni le service secret n'étaient capables d'arriver à rien de bien.

—Qu'est-ce que tu sais sur cette affaire ? demanda Harrison, tellement surpris que les jambes lui en tombèrent et que ses pieds sautèrent de la fenêtre sur le parquet.

—Je sais que Thomas Harrison et Jack Parry, deux détectives envoyés tout exprès d'Ottawa, ont mis leur nez dans tous les coins depuis trois mois et sont revenus bredouilles. Je sais que Gédéon Lafortune et ses gens se flattent, depuis deux jours, d'avoir remis le gibier et qu'ils travaillent sur une mécanique dont je donnerais pas dix cents. Et finalement, j'ai la notion, que je sais une ouverture qui n'est connue de personne autre que moi et qui peut seule mettre sur la bonne piste.

—Voyons un peu ton ouverture.

—Je vous prie de me regarder avec attention, M. Harrison. Vous vous convaincrez que je ne suis pas de l'espèce de ceux qui abattent des noix pour le compte du voisin.

—Qu'est-ce que tu veux dire ?

—Je veux dire, reprit Joe, que je sais ce que je vaudrais. Je sais qu'il s'agit d'une affaire d'or et je veux y être pour ma part. Vous ne pensez pas que j'aie envie d'occuper mon temps et de compromettre ma santé, dans un travail dont le profit serait pour d'autres. Je suis jeune, M. Harrison, et j'ai ma fortune à faire. Je me sens une foule d'aspirations pour la vie élégante.

Qu'est-ce que vous pensez de ce jeune gars, Jack ? demanda Harrison, en se tournant vers son compagnon.

—Je pense qu'il ne mourra jamais d'une fièvre d'impudence rentrée. Il porte son effronterie sur sa figure, en marques aussi visibles que celles de la picote.

—Peut-être bien que nous sommes à deux de jeu, M. Parry, reprit Joe d'un ton froissé. Vous m'avez pris ce matin pour un gamin sans jugeotte et je crois bien que c'est vous qui vous êtes mis dedans. Je n'ai pas voulu vous tenir rigueur et je vous offre encore une fois de courir votre chance. Si vous n'en voulez pas, nous connaissons, Lafortune et moi, des gens qui seront moins dégoutés. Ainsi vous êtes avertis.

—Et quelles sont tes prétentions Joe ? demanda M. Harrison, que le gamin amusait énormément.

—Je demande d'abord dix piastres pour commencer. Je demande ensuite qu'on me laisse travailler seul. Après cela, je ne vous promets pas que je n'aurai pas besoin d'autre argent. Ces affaires là sont dures à conduire ; on ne sait jamais où elles vous mèneront ; et si j'étais obligé de fermer mon office, pour me consacrer entièrement à vous, j'aurais besoin de toucher une juste indemnité.

—Et où sont actuellement tes bureaux ?

—Je me suis installé, sous une grande porte, *quai de l'Indépendance*, au coin de la *rue du singe qui parle*, énonça Joe avec un accent de gaminerie intraduisible. Peut-être bien que je pourrais louer mon bureau, si je suis obligé de m'absenter. Mais c'est si difficile de trouver de bons locataires. J'aurais peur qu'il n'y eût à me donner trop de trouble, pour collecter mes loyers.

—Et quelle sera notre garantie, si nous t'avancions dix piastres.

—Ma bonne mine, donc, exclama Joe avec un accent de conviction tout à fait plaisant. Si vous n'êtes pas capable de voir dans mes yeux que je suis bon pour dix piastres, ce n'est pas la peine de faire affaire avec vous.

En prononçant ces derniers mots, Joe se leva de son fauteuil et butonna un bouton de son paletot, comme il avait l'habitude de le faire, chaque fois qu'il traitait une affaire.

—Il est bien entendu, dit-il, que si nous faisons marché ensemble, je veux être admis à part égale dans tous les bénéfices directs ou indirects. Cela va-t-il ? Touchez là. Sinon il n'y a rien de fait et ce n'est pas la peine de perdre nos paroles.

—Hein ! c'est le point qui te démange, mon camarade ? fit Harrison en riant joyeusement. Viens-là et topions. Je ne sais pourquoi, je me figure que tu as flairé quelque chose dans les bons coins. Je crois que je ne risque vraiment rien, en plaçant dix piastres, sur la garantie de ton crédit personnel.

Et Harrison tira de son portefeuille un billet qu'il tendit au gamin.

Joe tourna et retourna plusieurs fois le billet, en le regardant avec l'œil d'un connaisseur.

—Est-ce que tu as peur qu'il ne soit mauvais ? demanda gaiement Harrison.

—Non, mais j'aime toujours mieux m'assurer qu'il ne fait pas partie de la nouvelle émission. La prudence est mère de sûreté, voyez-vous, et malgré mon respect pour la police, je suis une trop vieille pratique pour négliger les précautions.

Harrison continua à rire, avec une bonne humeur qui n'était nullement partagée par M. Jack Parry.

—Vois-tu, mon garçon, j'ai l'œil pour reconnaître l'honnêteté sur les figures. C'est une partie de mon métier. Je reconnais aussi les vrais limiers, car je ne voudrais pas placer mon argent sur ton honnêteté seule ; et je crois que j'irais bien jusqu'à un cinquante piastres, sur la chance de te voir arriver au but.

—Il ne faut jurer de rien, reprit Joe avec modestie. Vous pourrez perdre votre argent comme vous pourrez gagner le gros lot. Jusqu'à présent, je ne vois encore qu'une tête d'épingle, mais je crois qu'elle nous conduira à quelque chose de beaucoup plus gros. Au revoir ; je vous avertirai si j'ai besoin d'aide ; et, avec une dignité qui lui eut permis d'aspérer à un emploi dans les rôles tragiques, Joe sortit de la chambre sans jeter un regard en arrière.

—Eh bien, Tom, dit M. Parry, je crois que vous êtes floué.

—Qui vivra verra, dit M. Harrison. Je suis tout à fait d'opinion contraire.

CHAPITRE IV

FRAIS DE TOILETTE NÉCESSAIRES

Joe n'avait pas réclamé dix piastres, par amour du lucre. Il avait des intentions bien arrêtées sur l'emploi de cette somme qui lui avait paru indispensable à la suite de ses opérations ; et en sortant de l'hôtel Richelieu, il se dirigea tout droit, rue Craig, vers une boutique de médiocre apparence, sur la porte de laquelle on lisait en grosses lettres : "Marchandises de seconde main, vieux habits à vendre."

Le propriétaire de l'établissement, un homme au teint blafard, avec un nez en forme de patate, qui occupait sur son visage un espace démesuré, s'approcha du gamin, avec un air empressé.

—Qu'est-ce que je peux faire aujourd'hui pour mon jeune ami ? demanda-t-il en se frottant les mains, comme il avait d'ailleurs l'habitude de le faire, toutes les fois qu'il parlait à ses pratiques.

—Je ne sache pas Maître Salomon Sly que j'aie eu le plaisir de vous rencontrer dans le monde, ni de vous compter au nombre de mes amis ; fit Joe avec une grande dignité. Veuillez rester à votre place et observer les distances.

Le Juif fit un pas en arrière, avec une mine abasourdie, pendant que Joe tâtait quelques vieux habits, avec l'œil d'un connaisseur.

—J'ai ici un superbe assortiment de costumes complets, reprit le Juif, qui eut bien vite retrouvé son assurance, et je puis vous habiller de façon à faire de vous un vrai petit gentleman. Que vous montrerai-je ?

—Apportez-moi cette jaquette, demanda Joe.

—Voyez moi, quel œil il vous a ! Il tombe, du premier coup,

sur le plus beau et le plus fin morceau de drap anglais qu'il y ait dans toute ma boutique.

—Qu'est-ce que vous demandez pour cette guenille ?

—Une guenille ! exclama le Juif. Un vêtement flambant neuf, qui n'a pas été porté plus de quinze jours, par son dernier propriétaire.

—Apportez-moi une glace que je voie comment il va dans le dos.

—Laissez-moi vous arranger cela, fit le Juif qui s'empressa de tirer le vêtement de façon à dissimuler les plis. Il est vraiment superbe. Regardez comme il vous va bien ; c'est un vêtement hors ligne.

—Cela pourrait peut-être passer, si le prix me convient. Quel est votre dernier mot ?

—Je ne le donnerai pas pour un cent de moins que dix dollars ; et vous pouvez dire que c'est un bon marché exceptionnel.

—Bon marché ! exclama Joe. Je voudrais bien savoir ce que vous demanderiez, si vous vouliez le vendre cher !

Le Juif joignit les mains et leva les yeux au ciel, comme une victime innocente et persécutée.

—Regardez ce paletot Salomon, reprit vivement Joe, en lui montrant le vêtement avec lequel il était entré dans la boutique. Voyez quel élégant costume, quelle coupe gracieuse ! Il a été fait sur mesure pour un de mes amis qui est mort avant de l'avoir porté. Jamais je ne songerais à m'en défaire, s'il n'était malheureusement un peu long pour moi. Mais je veux faire un marché avec vous. Si je consens à vous céder ce joli paletot et à prendre la jaquette en échange, combien me donnerez-vous en retour ?

—Quoi pour cette guenille ?

—Vous ne l'avez pas bien regardé Salomon, c'est un paletot de premier choix.

Le Juif parut hésiter pendant quelques minutes, puis il dit en soupirant : "Donnez moi cinq piastres et je fais l'échange."

—Cinq piastres, cria Joe avec indignation, cinq piastres, vous vous en feriez mourir !

—Donnez-moi quatre piastres. Je ferai le marché parce que c'est vous. Mais j'y perds.

—Allons ! je vois qu'il n'y a rien à faire avec vous, reprenez votre jaquette et rendez-moi mon beau paletot.

—Voulez-vous vous arranger pour trois piastres ? concéda le Juif, au moment où Joe s'apprêtait à franchir le seuil de la porte.

—Deux piastres et pas un cent de plus, fit Joe en mettant un pied sur le trottoir.

—Voyons, ne vous en allez pas comme cela, fit le Juif. Quand je vous ai vu entrer dans ma boutique, je me suis dit que je ferais de vous un jeune élégant. Je ne veux pas en avoir le démenti : c'est un caprice. Heureusement, je ne fais comme cela des marchés tous les jours. Sans cela, je serais ruiné avant la fin du mois.

—Oui, tout le monde sait que vous êtes un charitable commerçant et que vous donnez votre marchandise par pure bienfaisance. Et Joe passa la jaquette et laissa au Juif son vieux paletot, en lui remettant deux piastres. "N'avez pas peur de manquer de pain dans votre vieillesse, généreux bienfaiteur de l'humanité. Bien sûr la corporation prendra soin de vous et ne voudra pas vous laisser dans le besoin."

"Je crois que j'ai mis dedans le vieux grippe-sou, un peu proprement," se dit Joe à lui-même en contemplant son nouvel habit.

Et en riant à gorge déployée, Joe remonta la rue Craig jusqu'à la hauteur du Champ de Mars et tourna à droite pour s'engager dans la rue St-Laurent. Là, il entra successivement dans une série de boutiques, achetant çà et là, divers objets d'habillement, à des prix fabuleux de bon marché, jusqu'à ce qu'il eut fait entièrement peau neuve, et dépensé un peu plus de cinq piastres.

—Maintenant, s'écria-t-il, en se mirant avec satisfaction dans le ruisseau, me voilà frais et dispos, et tout à fait en tenue pour me montrer dans le monde. Au plumage, on reconnaît l'oiseau.

A ce moment, cinq heures de l'après-midi sonnaient à l'horloge de l'hôtel de-ville.

—Allons fit Joe, voilà toujours un commencement ! Je crois, maintenant, qu'il ne me reste qu'à finir ma journée, en allant surveiller ce qui se passe, un peu, du côté de la belle fille aux yeux bleus, qui aime tant les leçons de musique !

Et Joe se dirigea tout droit vers une élégante maison de la rue Dorchester, en face de laquelle il se promena de long en large, jusqu'à la tombée de la nuit, sans perdre de vue la porte d'entrée.

Pendant ce temps-là, il semblait prendre infiniment plaisir à un exercice qui consistait à tirer de sa poche, puis à y remettre, toutes les cinq minutes, une vieille enveloppe déchirée, qu'il contemplait chaque fois avec une nouvelle satisfaction.

—Il y a une fortune, là-dedans, se répétait-il à maintes reprises. Ce morceau de papier est une pièce de conviction, que M. Harrison aurait payée un plus de cinquante piastres. Mais patience ; ce n'est que le commencement de la piste.

Joe avait d'ailleurs un autre sujet de méditations joyeuses, dans la pensée du bon marché qu'il avait fait avec le vieux Juif, et du costume élégant qui ne lui avait coûté que deux piastres à échanger contre son vieux paletot en loques.

—C'est bien cela ! continuait-il, en entremêlant avec ses exclamations de bonne humeur toute une suite de pensées, beaucoup plus sérieuses qu'on ne l'eût supposé, à regarder son âge et sa figure.—C'est bien cela ! La dénonciation vient d'un ennemi, probablement d'un jaloux. Mon oncle dit toujours qu'il faut chercher la femme, moi je cherche le "cavalier ;" et, foi de Briquet, je le trouverai, dussè-je prendre racine, en face de cette porte !

Cependant ce jour-là, il ne trouva rien ; et lorsque la soirée fut assez avancée pour lui donner la certitude qu'il ne se présenterait désormais aucun visiteur à la porte de Mlle Marsy, Joe se décida à rentrer chez lui, non sans continuer à rire intérieurement de la façon dont il avait préparé ses batteries, et de l'adresse avec laquelle il avait négocié l'achat de son nouveau costume.

CHAPITRE V

L'HOMME AUX CHEVEUX ROUX

Robert Halt avait été plus impressionné qu'il n'avait voulu en avoir l'air par la visite de Joe. Il connaissait depuis longtemps le jeune gamin ; et il avait eu, plusieurs fois, l'occasion d'apprécier sa finesse et son dévouement. Robert Halt avait véritablement sauvé la vie à Joe, quatre ou cinq ans auparavant, en passant fort à propos dans une rue déserte, au moment où le gamin, sans doute à la suite d'une querelle, était en train de tomber sous les coups d'une bande de rôdeurs qui commençaient à jouer du couteau et qui allaient lui faire un mauvais parti. Sans connaître Joe ni ses assaillants, le jeune professeur de musique avait pris la défense du plus faible ; et grâce à l'exhibition d'un revolver, il avait mis les rôdeurs en fuite. Depuis ce jour, Joe lui avait voué une profonde reconnaissance. L'amitié du gamin ne s'était pas seulement traduite par divers appels à la bourse de son protecteur. Dans plusieurs circonstances, Joe qui, furetant partout, était au courant de tout, avait donné à M. Halt des avis qui témoignaient à la fois de son intelligence et de son désir d'être utile ; et quelques mois avant la date où commence notre histoire, il lui avait rendu un service important, en l'avertissant de l'imminence d'une banqueroute que personne ne soupçonnait. Grâce à ce renseignement, M. Halt avait pu retirer des fonds déposés par lui, l'avant-veille de la cessation des paiements ; et il avait échappé aux dangers d'une perte qui, bien que peu considérable, eut rogné disgracieusement ses maigres ressources.

—Le gamin sait évidemment quelque chose qu'il ne veut ou qu'il ne peut pas me dire, pensait Robert Halt. Sa prétendue "bonne aventure" devait être un moyen indirect, de me mettre en garde contre un danger. Mais quel danger ? Je ne puis croire que ma maison soit surveillée ; par qui ? dans quel

but ? d'ailleurs j'ai eu beau regarder je n'ai aperçu aucune figure suspecte.

En poursuivant le cours de ses réflexions, M. Halt descendit la rue St Denis et tourna par la rue Craig, pour se rendre à la gare du Pacifique : il demanda un billet pour Trois-Rivières et monta dans un wagon de fumeurs.

Il avait bien aperçu, sur le quai du chemin de fer, un gros homme trappu, avec une pipe d'écume de mer à la bouche, et pendant une seconde, il avait eu une vaine idée d'avoir déjà vu cette figure quelque part ; mais il n'y avait pas fait autrement attention. L'homme à la pipe monta d'ailleurs tranquillement dans un autre wagon et ne parut pas avoir aperçu M. Halt, ni avoir la moindre raison de s'intéresser à lui.

Si M. Halt, au lieu de s'asseoir sur une banquette, avait eu l'idée de se promener à travers les chars et d'examiner ses compagnons de voyage, il eut été fort étonné d'apercevoir, à l'autre extrémité du train, notre ami Joe, qui avait pris, lui aussi, son billet pour Trois-Rivières. Mais M. Halt ne s'aperçut de rien. Il était occupé à lire ou plutôt à relire, en pesant chaque mot, une lettre qu'il venait de tirer de son portefeuille, et qui était ainsi conçue :

Si vous voulez apprendre quelque chose qui vous intéresse grandement, veuillez vous trouver à Trois-Rivières, mercredi prochain, entre 6 et 7 heures du soir. L'ami inconnu qui vous écrit vous attendra sur le bord de l'eau, au coin de la rue Des Forges. Vous le reconnaîtrez à une branche de réséda qu'il portera à sa boutonnière, et il est prêt à vous donner des renseignements sur le mystère de votre naissance.

UN AMI.

—Est-il bien sûr que ce soit un ami ? se demanda M. Halt avec incertitude. Je ne puis laisser échapper l'occasion vraie ou fausse qui m'est offerte de percer le mystère qui enveloppe ma destinée. Mais il faudra agir prudemment. Cet homme qui ne dit pas son nom et qui paraît se cacher ne m'inspire guère de confiance. On ne sait jamais pour le compte de qui cette sorte de gens-là travaillent.

Pendant que Robert Halt se livrait à ces réflexions, Joe paraissait absorbé de son côté dans une profonde méditation. Il était placé dans un coin, sur le dernier banc de son wagon ; et il se tenait la tête entre les mains, comme un homme qui travaille à un problème des plus ardues ; soit qu'il méditât vraiment sur quelque chose de grave, soit que cette position eut été choisie par lui, simplement dans le but de dissimuler sa figure et de voyager sans être reconnu.

—C'est parfaitement clair, se répétait le gamin, poursuivant intérieurement une déduction depuis longtemps commencée. Cette lettre de dénonciation a été écrite par un ennemi : et par un ennemi qui connaît trop bien l'histoire des billets contrefaits pour ne pas y être mêlé de près. Mais quelle peut être ce rendez-vous à Trois-Rivières ? C'est là que je n'y suis plus du tout. Il faut savoir ce que c'est que l'homme aux cheveux roux. Il faudrait savoir, surtout, s'il y a quelqu'un que M. Halt gêne. Le coup vient sûrement d'une personne qui a intérêt à se débarrasser de lui.

Le train arriva à Trois-Rivières à six heures du soir.

M. Halt sortit un des premiers de son wagon et s'empressa de se diriger vers la porte de sortie. Il revit encore cet homme à la pipe en écume de mer qui était descendu presque en même temps que lui. Mais le fumeur regardait d'un autre côté et venait de faire signe à un charretier, dans la voiture duquel il monta, sans faire attention à personne. La voiture et le voyageur ne tardèrent pas à s'éloigner dans la direction de la ville.

—Je crois que je deviens fou, murmura M. Halt. J'ai cru un instant qu'on m'épiait. Il faut que ce garnement de Joe m'ait fait tourner la tête avec ses sornerets.

Et M. Halt se mit à longer rapidement le chemin qui conduit de la station à la rue Des Forges.

Joe était descendu du train, un des derniers. Il tenait évidemment à ne pas être vu : car il prit soin de ne pas s'aventurer en dehors de la gare, avant d'avoir laissé prendre à M. Halt une avance raisonnable ; et il se mit ensuite à le suivre avec précaution.

A deux cents pas environ du bord de l'eau, M. Halt se heurta contre un gros homme qui lui parut avoir une vague ressemblance avec l'homme à la pipe. Mais l'individu en question était occupé à lire une affiche et ne retourna même pas la tête.

—Allons, se dit M. Halt, encore une fausse alarme ! J'ai vraiment l'esprit troublé ; et je vois partout des gens qui me guettent. Comme si quelqu'un avait assez de temps à perdre pour suivre mes pas ! ajouta-t-il en riant.

Était-ce une fausse alarme ? Tel ne parut pas être l'avis de notre ami Joe ; car, d'aussi loin qu'il aperçut le lecteur d'affiches il s'arrêta court. Fort heureusement, un omnibus parut en ce moment dans la rue. Joe en profita fort habilement pour se dissimuler derrière lui et allongea le pas, de façon à marcher aussi vite que les chevaux et à mettre l'épaisseur de l'omnibus entre sa personne et les yeux de l'individu qui avait excité un instant auparavant les soupçons de M. Halt.

—Bah ! fit-il en riant, avec mon nouveau costume, c'est bien le diable si mon oncle aura eu l'idée de me reconnaître. Il est trop occupé de son gibier pour regarder d'un autre côté. Mais c'est égal. Je tiens à ne pas le rencontrer ici, au moins pour le moment.

M. Halt était à peu près à l'extrémité de la rue Des Forges, lorsqu'il vit déboucher, sur le même trottoir que lui, un homme marchant en sens inverse et à la boutonnière duquel il remarqua de suite une branche de réséda.

C'était un homme court, bien bâti, avec une physionomie un peu rude, des traits accentués, des yeux gris et perçants. Au moment où il s'approchait, M. Halt remarqua avec stupeur une particularité bien faite pour réveiller toute sa défiance. L'étranger était pourvu d'une épaisse chevelure, d'une couleur si absolument rouge que des carottes eussent pu en être jalouses.

—Joe en savait décidément plus qu'il ne m'en a dit, pensa M. Halt. Il y a là quelque mauvaise affaire et je ne veux rien avoir de commun avec cet homme.

Mais il n'avait pas encore eu le temps de se retourner que l'étranger l'avait abordé, en lui disant à voix basse.

—Faites excuse, M. Halt. Je voudrais avoir avec vous une minute d'entretien.

—Je ne sais pas qui vous a dit mon nom, monsieur, reprit froidement M. Halt. Mais je ne vous connais pas et je n'ai pas habitude de causer avec le premier venu.

—Je sais votre nom et bien d'autres choses ; bien plus que vous ne pouvez le supposer, répondit poliment l'étranger. Du reste, cette entrevue est beaucoup plus dans votre intérêt que dans le mien.

—Je ne vois aucun intérêt à cet entretien et je ne veux pas le prolonger, dit M. Halt en pressant le pas pour échapper à l'insistance de cet interlocuteur inconnu.

—Supposez, cependant, que je sache le nom de vos parents, qu'ils soient vivants et riches et que je puisse vous les faire retrouver, dit l'étranger, avec un regard profond et froid comme l'acier : croyez-vous que cette communication fût sans intérêt ?

Robert Halt se retourna brusquement.

—Qu'est-ce que vous savez ? demanda-t-il avec une subite émotion.

—Mon cher monsieur, vous étiez un peu froid tout à l'heure ; maintenant vous êtes trop pressé. Je sais tout ce qu'il faut savoir ; et je puis seul vous faire retrouver vos parents. Mais je ne travaille pas seulement pour la gloire, et si je vous livre une fortune, j'attends une récompense proportionnée à un tel service.

—Vous ne demandez pas, je suppose, à être payé d'avance ?

—Non, je suis trop raisonnable pour cela. Mais nous avons tous deux, à traiter cette affaire sérieusement et je ne crois pas que la rue soit un bon endroit, pour une conversation de cette importance. Si vous avez dix minutes à vous, et si vous voulez accepter l'offre d'un verre de *rye*, il serait mieux je pense d'entrer quelque part.

La fortune était arrêté devant une boutique, au coin de la rue, en face de l'endroit où M. Halt et l'étranger venaient de

se rencontrer ; et grâce à l'angle de la maison, il pouvait les surveiller sans être vu. L'homme aux cheveux roux fit quelques pas en avant et désigna à M. Halt un petit café de matelots, à l'enseigne du *Soleil Levant*. Lafortune les suivit de l'œil, et quand ils furent entrés, il se dirigea lui-même vers la porte du café, comme s'il eut voulu y entrer derrière eux.

—Non, fit-il, après un moment d'hésitation. J'ai vu ce que je voulais voir. Je sais que la lettre ne m'avait pas trompé. Trop de précipitation risquerait inutilement de tout compromettre, et je retrouverai toujours mon lièvre au gîte. Mieux vaut aller voir mon vieil ami M. Burel qui doit avoir des choses intéressantes à me dire sur l'homme aux cheveux roux.

Lafortune n'eut pas plutôt le dos tourné, que Joe parut soudainement sortir de dessous terre, et s'avança vers la porte du café du *Soleil Levant*.

Mais M. Robert Halt et l'homme aux cheveux roux étaient attablés dans un cabinet particulier, au fond duquel leur silhouette apparaissait à peine à travers un coin de porte entr'ouvert.

Ah ! si je pouvais seulement entendre un mot, dit Joe, mais pas moyen !

Tout en cherchant une idée, il regardait autour de lui.

Tout à coup, son œil s'illumina.

—J'ai mon affaire, dit-il.

Joe fit signe à un garçon qui s'approcha de lui aussitôt.

—Dites donc l'ami. Il y avait autrefois dans le plafond de ce cabinet—et il montrait celui où l'homme à cheveux roux était entré—une petite ouverture carrée qui correspondait avec la chambre du *boss* à l'étage au-dessus.

—Tiens, vous connaissez ça ?

—Oui, y est-elle toujours ?

—Sans doute, mais je ne vois pas...

—Ecoute, fit Joe en clignant de l'œil, chacun a ses affaires, n'est-ce pas ? Je suis chargé par une femme jalouse de savoir ce qui se manigance entre son amoureux et cet étranger. Il y a une piastre pour toi, si tu me fais entrer dans la chambre du patron, et si tu m'y laisses le temps que ces deux individus seront ici.

Le garçon parut hésiter, puis causa quelques instants à voix basse avec le gamin.

—C'est arrangé, dit il enfin ; mais vous me promettez le secret. Suivez-moi.

Deux minutes après, Joe était installé à plat ventre sur le parquet de la chambre, l'oreille tendue vers l'ouverture qui communiquait avec le cabinet ; et il ne perdait pas un mot de la conversation de M. Robert Halt avec l'inconnu aux cheveux roux.

Il faut croire que cette conversation lui ouvrit des horizons nouveaux ; car sa physionomie donnait des signes non équivoques de la surprise la plus intense.

Lafortune avait été moins heureux que le gamin, dans ses recherches. M. Burel s'était borné à lui affirmer gravement qu'il avait vu l'homme aux cheveux roux et que c'était un voyageur de commerce, débarqué depuis deux ou trois jours, de mœurs fort paisibles et vivant à l'hôtel, sans qu'on pût rien remarquer de suspect dans ses allures.

L'entretien de cet homme, beaucoup moins paisible que ne le supposait la police de Trois-Rivières, avec le jeune professeur de chant, dura un peu plus du quart d'heure annoncé d'abord. Quand ils furent sortis l'un et l'autre de leur cabinet, le garçon vint délivrer Joe qui s'empressa de descendre avec lui.

—Connais-tu ces individus ? fit Joe, en lui glissant dans la main une nouvelle pièce de monnaie.

—Il y en a un que je n'ai jamais vu. L'autre, celui qui a des cheveux roux, est débarqué samedi dernier.

—Par le *Richelieu* ?

—Non, il est descendu d'une petite goélette qui ne s'est arrêtée que le temps de le mettre à terre.

Ah ! fit Joe, avec un brusque mouvement tout de suite réprimé, sais-tu le nom de la goélette ?

—Non, mais il y a dans le *bar* des marins qui étaient sur

le port, au moment de son entrée et qui doivent le savoir. Je les ai entendus se demander si c'était un bateau de commerce ou un bâtiment de plaisance.

—Pourrais-tu leur demander son nom, sans faire mine de rien ?

—Si ça vous fait plaisir, fit le garçon qui se dirigea vers le *bar*, puis revint au bout de deux ou trois minutes et glissa, en passant, dans l'oreille de Joe :

—C'est une goélette qui passe de temps en temps, au large, mais qui ne s'arrête jamais dans notre ville. Elle s'appelle la *Marie-Anne*.

Joe fit un brusque mouvement en arrière.

—Allons, dit-il, ça se corse ! C'est une fière veine, tout de même, que ce gueux là ait eu l'idée de conduire M. Halt au *Soleil Levant*, juste au dessous de la trappe dont je me suis servi tant de fois quand j'étais enfant, pour faire passer des bouteilles de contrebande. Mais il paraît, tout de même, ajouta-t-il, que c'est une machine diablement compliquée. Je crois décidément qu'il y aura du *fun*.

Mon oncle et M. Halt ont pris un billet d'aller et retour par le chemin de fer, dit ensuite le gamin, en continuant à se parler à lui-même. Bon voyage ! Moi, je n'aime pas la société, quand je suis en affaires. Je crois que je ferai mieux d'aller attendre tranquillement le passage du bateau de Québec.

Et notre ami s'éloigna ; et bientôt il ne fut plus qu'un point noir, dans la nuit qui commençait à devenir épaisse.

CHAPITRE VI

UNE VISITE CHEZ Mlle MARSY

Joe était un garçon actif et connaissant le prix du temps. Nous l'avons laissé la veille au soir, à Trois-Rivières. Le lendemain matin, il débarquait avec le bateau de Québec dans le port de Montréal, et avant neuf heures, il était en observation rue Dorchester, aux abords de la maison occupée par la famille de Mlle Marsy.

Le père de la jeune fille était un riche commerçant. La maison qu'ils habitaient était richement décorée et meublée avec un grand luxe ; et le salon était orné d'une foule d'objets d'art provenant des pays les plus divers, dans lesquels il était facile de reconnaître les souvenirs de nombreux voyages.

Si nous pénétrons dans ce salon, vers trois heures de l'après-midi, pendant que Joe continue patiemment sa faction au dehors, nous trouverons Mlle Marsy engagée, depuis quelques instants déjà, dans une conversation fort animée, avec un visiteur qui ne vous est pas encore connu.

M. Ralph Turner, le visiteur en question, est un jeune homme grand et mince, habillé avec une élégance et une correction irréprochables. Au premier abord, il n'est pas sans avoir quelque vague ressemblance de tournure avec Robert Halt, mais ses yeux noirs et fuyants, donnent à sa physionomie une expression toute différente. Son regard a quelque chose de trouble, dont on ne se rend pas bien compte, mais qui ne semble pas fait pour attirer la sympathie.

Il se tient debout, en faisant basculer une chaise sur laquelle ses mains sont appuyées.

En face de lui, Mlle Marsy est assise sur un canapé et paraît prendre un malin plaisir à l'embarras de son interlocuteur.

—Asseyez-vous, je vous en prie, M. Turner. Si vous continuez à traiter aussi durement ma pauvre chaise, vous allez la mettre en morceaux.

—Il n'y a pas de danger, dit M. Turner en lâchant la chaise. Mais je vois qu'aujourd'hui votre mauvaise humeur s'acharne sur mes moindres gestes.

—Ma mauvaise humeur ! répéta la jeune fille, vous êtes sévère, M. Turner. Vous êtes la première personne qui ait songé à me reprocher en face quelque chose d'aussi peu comme il faut.

M. Turner se laissa tomber sur sa chaise, comme un homme accablé de douleur.

—Je vois bien, dit-il après un moment de silence, que, depuis quelque temps, vous n'êtes plus la même avec moi, mademoiselle, et j'en souffre cruellement. Dites-moi en quoi je vous ai offensé.

— Je ne sache pas, M. Turner, que rien ait jamais pu vous autoriser à me dicter ma manière d'être avec vous, ni à prétendre à autre chose qu'à l'accueil que je fais à tout le monde... selon mon humeur, ajouta-t-elle ironiquement.

— A tout le monde, excepté à votre maître de chant.

— Plaît-il ? Monsieur, fit Mlle Marsy en se levant subitement pendant qu'une vive rougeur colorait ses joues. Vous m'expliquerez, je pense, ce que vous voulez dire.

— Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit ; et vous savez que je n'ai que trop de motifs de parler ainsi.

— Je sais, monsieur, que les personnes que je reçois ne m'ont pas habituée à entendre des propos malséants, et que je ne suis nullement disposée à supporter vos impertinences.

Et Mlle Marsy se dirigeait vers la porte, avec une allure de reine offensée, lorsqu'elle entendit un mot qui la fit retourner.

— Vous savez très bien, disait M. Turner, que je n'ai pas eu l'intention de vous blesser, et que c'est moi au contraire qui suis fondé.....

— Fondé à quoi ? Monsieur.

— A vous demander de déclarer, une fois pour toutes, qui de moi ou de votre maître de musique, il vous plaît d'admettre à aspirer à un rôle qui ne peut être tenu par deux personnes.

M. Turner était visiblement en proie à un emportement qui ne lui permettait pas de se rendre compte du tort irrémédiable qu'il venait de se faire à lui-même.

— Et si je vous demandais, à mon tour, sur quoi vous vous fondez, pour avoir la fatuité de me demander une explication ?

— Savez-vous seulement qui est ce Robert Halt, demanda ironiquement M. Turner, qui reprenait peu à peu son sang froid, pendant que Mlle Marsy commençait à perdre le sien.

— Je sais que c'est un parfait *gentleman*.

— Vous me permettrez cependant de vous dire que, pour faire un gentleman, il y a une condition plus indispensable que de rouler des yeux ou de savoir tourner un compliment.

— Quelle condition, par exemple ?

— Mais, la famille, par exemple.

— Voulez-vous dire que M. Robert Halt n'ait pas de famille ? reprit Mlle Marsy en lui lançant un regard chargé d'éclairs.

— Il vous sera facile de vous en assurer vous-même, en lui demandant qui est son père.

— Et quelle réponse pensez-vous qu'il ferait à une question aussi impertinente ?

— C'est justement ce que je serais curieux de savoir, répondit froidement M. Turner. Il y a là un petit mystère qu'il serait sans doute fort embarrassé de vous faire connaître. (M. Turner ne disait pas qu'il lui fallait être doué d'une singulière dose d'effronterie, pour soulever, à propos de M. Robert Halt, une question à laquelle il lui eût été difficile de répondre lui-même d'une façon satisfaisante, si on lui eût demandé de justifier son propre acte de baptême).

Mais trêve à cela, ajouta-t-il. Je serais désolé de faire du tort à M. Robert Halt ; et ce que j'en ai dit, tendait simplement à vous expliquer combien il a dû m'être pénible de penser que votre bienveillance et votre facilité d'accueil courraient le risque d'être interprétées, aux yeux du monde, comme des marques d'un intérêt trop vif pour un gentleman qui, selon toute conjecture, doit porter une barre sur son blason.

M. Turner s'arrêta un instant pour contempler l'effet de ses paroles ; mais cet effet fut tout autre qu'il ne s'y attendait.

— M. Turner, dit Mlle Marsy, avec une voix vibrante, quand un gentleman de profession s'abaisse à des paroles d'envie et de dénigrement contre un homme d'honneur, il a perdu tout droit à la sympathie des cœurs généreux. Vous vous êtes gravement trompé, M. Turner. Vous avez voulu nuire dans mon estime, à M. Robert Halt et vous n'avez fait de tort qu'à vous-même.

— Je n'ai dit que la vérité, M. Halt est un.....

— Il ne s'agit pas de savoir ce qu'il est, reprit-elle en l'interrompant avec vivacité. Mais le ton de cette conversation n'est pas assez agréable pour me donner l'envie de la continuer. Je vais dire à ma mère que vous êtes au salon, M. Turner.

Et Mlle Marsy sortit, avec un air méprisant, pendant que son interlocuteur se mordait les lèvres, et semblait en proie à un violent accès de dépit.

Il resta un moment irrésolu, puis soudain il fit un pas vers la porte, tourna vivement le bouton et s'en alla sans attendre.

— Nous nous retrouverons, ma belle demoiselle, grommelait-il en descendant les marches du perron ; et nous verrons si votre famille sera aussi indifférente que vous à de certaines révélations. J'ai fait aujourd'hui un pas de clerc. Mais les derniers mots n'en sont pas dit, et rira bien qui rira le dernier !

Quand M. Turner descendit dans la rue, les yeux de Joe étaient toujours braqués sur la porte de la maison. Mais ce dernier avait trop de sujets de réflexion intimes, pour faire attention à un gamin qu'il n'avait jamais vu et qui se promenait paisiblement sur le trottoir opposé.

La physionomie de M. Turner parut au contraire intéresser vivement le gamin. " Allons, se dit-il, voilà un gaillard qui porte sur la figure toute l'apparence d'un rival de M. Robert Halt. On dirait à sa mine qu'il vient d'y avoir, là dedans, une explication un peu chaude.

M. Turner rentrait à son domicile privé, en marchant à grands pas et sans jeter un regard en arrière. Notre jenne ami le suivit, avec l'art qu'il savait mettre dans ce genre de filature ; et quoiqu'il eût à faire de nombreux détours, il ne perdit pas un instant sa piste, jusqu'au moment où il le vit s'arrêter à l'entrée de la rue Cadieux, dans une maison d'assez belle apparence. M. Turner tira une clef de sa poche et ouvrit la porte de la maison qui se referma derrière lui.

— Très bien, fit Joe silencieusement. Voilà mon lièvre au gîte. Il ne faut pas marcher trop vite de peur d'effrayer le gibier. Maintenant que je connais la maison, c'est comme si je savais qui il est ; et nous verrons demain à faire causer quelque servante.

CHAPITRE VII.

LA GOELETTE MYSTÉRIEUSE.

Gédéon Lafortune se tenait dans sa chambre, assis auprès de sa table, en train de fumer sa pipe favorite.

Il entendit frapper à la porte un léger coup, et avant même qu'il eut le temps de répondre, notre ami Joe s'introduisit délibérément dans la chambre.

Son entrée fut accueillie par un formidable éclat de rire auquel le gamin était sans doute loin de s'attendre, car il se mit à regarder de tous côtés avec un air ébahi, en se demandant qui pouvait bien motiver cet accès d'hilarité inexplicable.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé mon garçon ? Tu ne m'avais pas dit que tu eusses l'habitude de changer de peau tous les étés, comme les papillons. Ah ! Ah ! Tiens ! Voilà sans doute l'ouverture par où les ailes vont te pousser. Et Lafortune, frappant railleusement sur l'épaule de Joe, contemplait, au milieu de son dos, la plus belle fente qu'on ait jamais vue sur le derrière d'une jaquette.

Joe le regarda d'un air ahuri, tout en se penchant de divers sens, pour essayer de voir ce que son dos offrait en si particulièrement risible.

— Ah ! fit-il avec un geste démoralisé, mon habit a craqué dans le dos. Un bel habit tout neuf ! le fruit de mes économies ! Et moi qui avais si bien cru mettre dedans le vieux Juif ! Allons, c'est moi qui suis volé. Mais je ne le tiens pas quitte à si bon compte, et il aura bientôt de mes nouvelles. Avez-vous des épingles mon oncle ?

— Oui mon garçon, répondit Lafortune, qui poussa l'obligeance jusqu'à procéder lui-même au raccommodage, en introduisant dans le drap une série d'épingles. Allons, voilà qui va bien. Ce n'est pas encore complet, mais il y a du mieux. Tout à l'heure ton habit était ouvert à la grande navigation. Maintenant, ce ne sont plus guère que des rigoles. Mais c'est égal, je crois que tu feras bien de faire une visite à ton tailleur.

— Si ce n'était qu'à mon tailleur, fit Joe avec une mine

pitouse, mais je crois bien qu'il me faudra d'abord passer chez mon banquier.

—Et les affaires ? dit Lafortune en continuant de rire. As-tu du nouveau, Joe ?

—C'est à vous qu'il faudrait demander cela, mon oncle. J'espère que vous avez fait un bon et fructueux voyage. M. Burel va toujours bien, n'est-ce pas ? Je pense que vous avez percé à fond le mystère de l'homme aux cheveux roux.

Lafortune eut un moment d'hésitation, comme quelqu'un qui n'a pas envie d'avouer qu'il n'est pas bien sûr de son fait.

—Laissons-là Burel, dit-il brusquement. J'ai vu ce que je voulais voir, Joe. L'affaire est dans le sac ; et quant à l'homme aux cheveux roux, si Burel n'a rien trouvé sur son compte, nous nous chargerons d'y voir clair nous-mêmes, quand nous tiendrons les deux oiseaux en cage.

—Ah ! fit Joe railleusement. Vous avez arrêté l'homme aux cheveux roux.

—Non, mais Burel recevra demain l'ordre d'arrestation.

—Trop tard, mon oncle. L'homme à cheveux roux n'est plus à Trois-Rivières.

—Hein ! Qu'est-ce que tu dis là ? fit Lafortune en se levant brusquement.

—Je dis que si j'avais été à votre place, j'aurais tenu à entendre la conversation qui a eu lieu au café du *Soleil Levant*.

Lafortune fit un geste ahuri.

—Ovi, mon oncle, continua Joe. J'aurais tenu, aussi, à connaître la voie par laquelle cet homme à cheveux roux est arrivé à Trois-Rivières.

—Bah ! il est venu par bateau ou par chemin de fer.

—Si je vous disais qu'il est venu de Montréal à Trois-Rivières, tout exprès pour y donner à M. Halt un rendez-vous mystérieux, qui eut pu avoir lieu tout aussi bien rue St Hippolyte ! Il y a là une attrape mon oncle ; foi de Briquet, vous êtes roulé par des gens qui ont intérêt à détourner les soupçons sur un innocent..... quoi qu'ils aient été diablement imprudents de nous mettre sur la trace de l'homme aux cheveux roux.

—Qu'est-ce que tu me contes là, Joe ? Sais-tu que tu as l'air joliment savant.

—Pas autant que je voudrais, répliqua Joe, avec des yeux pétillants de malice, mais assez pour vous donner un coup de main, si vous me promettez de ne pas brouiller mes cartes.

—C'est bien, mon garçon, on aura égard à tes cartes, en proportion de ce que vaudra ton jeu.

—Voulez-vous venir vous promener du côté du port, avant la chute du jour ? demanda Joe de l'air le plus tranquille. Je me sens un vrai besoin de prendre le frais, et je vous dirai l'affaire en nous promenant.

Lafortune comprit que le gamin avait à lui montrer quelque chose de sérieux et le suivit sans difficulté. Arrivé au coin de la rue Notre-Dame et de la place Jacques Cartier, il allait descendre vers le port, lorsque Joe l'arrêta vivement en le tirant par le bras.

—Non pas par là ! Nous prendrons, si vous voulez la rue Bonsecours. Il y a ici deux paires d'yeux que l'heure n'est pas venue de rencontrer.

Nos deux amis ne tardèrent pas à se trouver sur le bord de l'eau, devant le marché.

—Regardez, mon oncle, quelle jolie goélette, fit Joe, en lui montrant du doigt un bâtiment de forme gracieuse et légère, qui était amarré sur le quai à quelques pas plus loin.

—Où veux-tu en venir ?

—Vous rappelez-vous, il y a quelques années, le truc des bâtiments qui servaient à la fabrication des liqueurs ?

—Eh bien après ?

—Eh bien, la première émission des faux billets de la banque de Montréal a eu lieu quatre jours après l'ouverture de la navigation.

—C'est peut être une simple coïncidence.

—Et à chaque émission, continua Joe, toutes les villes du bord du fleuve ont été inondées de faux billets presque en même temps.

Lafortune fit un brusque mouvement, dénotant qu'il n'avait pas songé à cette nouvelle et curieuse coïncidence.

—Mais enfin qui te fait croire que ce bâtiment..... ?

—Oh ! rien, une simple idée ! Un bateau qui va et vient sans qu'on sache pourquoi, et auquel on ne connaît aucun genre de commerce, ça m'a paru curieux ! voilà tout.

—Et tu n'as pas trouvé un indice matériel ?

—Pas jusqu'à avant-hier.

—Tu as donc su quelque chose, depuis avant-hier, répliqua Lafortune de plus en plus intéressé.

—J'ai su que ce que votre M. Burel aurait eu à vous dire, s'il n'était pas un âne baté ; ce que savent à Trois-Rivières tous les gens du port.

—Quoi donc ?

—C'est que l'homme aux cheveux rouges est descendu samedi dernier d'une goélette mystérieuse, qui passe souvent sur le fleuve sans s'arrêter et qui n'a fait escale à Trois-Rivières que juste le temps de le mettre à terre.

—Tu as donc été à Trois-Rivières ? reprit Lafortune, avec l'accent d'une profonde surprise.

—Ceci est une autre affaire qui viendra en son temps. Mais ne mêlons pas les choses et revenons à la goélette. Suivez-moi bien, mon oncle.

—Va, mon garçon, je crois décidément que tu es né policier.

—La *Marie-Anne* était vendredi, à Montréal. Samedi matin elle n'y était plus, et l'homme aux cheveux roux débarquait à Trois-Rivières. Alors la *Marie-Anne* a continué sa route jusqu'à je ne sais où, en laissant l'homme rouge à terre. Puis elle est revenue sur ses pas. On savait que l'entrevue de notre homme avec M. Robert Halt était fixée à hier, puisqu'on vous a prévenu de la date, au moyen d'une lettre anonyme.

—C'est pourtant vrai !

—Eh bien ! Il n'y a pas eu de temps perdu. Avant la fin de la dernière nuit, la *Marie-Anne* a dû passer à Trois-Rivières, car la voici de retour et "M. Cheveuxroux" est à Montréal.

—A Montréal ! exclama Lafortune dont la stupéfaction allait croissant de minute en minute.

—Oui, mon oncle, en chair et en os. Maintenant, reprit Joe, d'un ton posé, je vous prie de ne pas m'effrayer mon poisson. Le filet est bien tendu. Mais M. "Cheveuxroux" n'est pas celui que je veux pêcher. J'ai une lotion qu'il fait partie, tout au plus, du menu fretin ; et je flaire un beaucoup plus gros morceau. Vous saurez le reste plus tard.

—Et Monsieur Robert Halt ? demanda curieusement Lafortune.

—Pour sûr, il est aussi innocent que l'enfant qui vient de naître.

—C'est ce que nous verrons, Joe, reprit Lafortune, d'un ton plus froid. Je veux bien consentir à ne pas déranger ta goélette et ses habitants. Mais la complaisance a ses limites, vois-tu bien ; et il m'est impossible de ne pas continuer ma propre chasse. L'avis anonyme a dit vrai, une première fois, et je dois savoir si les billets faux sont ou ne sont pas entre les mains de M. Robert Halt. C'est chez lui que se trouvera la preuve de sa culpabilité ou de son innocence.

—Au moins, j'ai votre parole de ne pas troubler mon poisson, avant le bon moment ? Est-ce dit ? répliqua Joe, en haussant légèrement les épaules.

—C'est dit. A revoir et bonne chance.

—M. Lafortune rentra dans l'intérieur de la ville en ayant soin d'éviter la place Jacques Cartier.

—Ce mauvais petit garnement de Joe pourrait bien avoir raison, après tout, se disait intérieurement Lafortune. Il a l'œil ; et il a l'air d'en avoir appris diablement long depuis deux jours. Mais je ne puis pourtant pas attendre que les faux billets soient entrés dans la circulation, avant d'agir. Ma foi, tant pis pour M. Robert Halt ; si je trouve chez lui de la marchandise suspecte ; je le déclare de bonne prise. On verra à s'expliquer après.

Dix minutes plus tard, Joe entra dans le magasin de Salo-

mon Sly. Mais au moment où il allait aborder le vieux Juif, il fut arrêté par un incident inattendu.

Le revendeur était engagé dans une conversation sérieuse avec un jeune homme élégamment vêtu, et à sa grande surprise, Joe reconnut que ce jeune homme n'était autre que celui qui demeurait rue Cadieux et qui avait rendu visite, ce jour là même, à Mlle Marsy.

—Je les ai mis en place, disait le Juif. Il faudrait qu'ils fussent aveugles pour ne pas tomber dessus du premier coup. Vous pouvez vous en fier à moi.

Ici, Joe qui avait parfaitement saisi ces derniers mots. crut nécessaire de révéler sa présence par un appel au marchand.

L'inconnu leva la tête, et voyant qu'ils n'étaient plus seuls, il dit à Salomon comme s'il s'agissait de la fin d'une phrase commencée : " C'est bien ; envoyez-moi ces vêtements ce soir même : je suis très pressé " et il sortit.

—Il me semble que je connais ce monsieur là, dit Joe d'un ton indifférent. Comment s'appelle-t-il donc ?

—M. Turner, répondit tranquillement le Juif.

—Est-ce qu'il est dans les affaires ?

—Oui, il tient un bureau rue St-Jacques. Mais qu'est-ce que me veut aujourd'hui mon jeune ami ?

—Examinez ce vêtement, fit Joe ; et demandez-vous comment je serais fait si les épingles n'avaient réparé une partie de l'avarie.

—Vous avez dû faire quelque travail de force, exclama le Juif en levant les bras au ciel. Aussi, c'est votre faute. Je vous avais prévenu qu'il était trop étroit.

—Vous êtes un infernal menteur, repartit Joe, et je ne m'en irai pas avant que vous ne m'ayiez remplacé cette guenille.

Le Juif semblait disposé à un accommodement, et à la suite d'une longue scène de marchandage, Joe sortit de la boutique, avec un vêtement sans déchirure sur le dos, et une piastre de moins dans sa poche.

Il voulut vérifier, sans plus tarder, si le Juif lui avait dit la vérité sur le nom de son visiteur, et il passa rue St-Jacques. Mais il n'eut pas besoin de se livrer à de longues recherches. A l'une des premières portes, il trouva, au milieu de beaucoup d'autres enseignes de bureaux, une plaque sur laquelle était écrit :

Ralph Turner, avocat.

Evidemment, la journée avait été bonne ; et Joe rentra joyeusement chez lui, où il se livra à un souper qui n'avait rien de luxueux.

CHAPITRE VIII

LES FAUX BILLETS

Le lendemain matin, notre ami Joe était assis devant une table en fort mauvais état, sur l'unique chaise qui existait dans son logement, et il se livrait à un travail qui paraissait lui offrir de grandes difficultés.

Il s'agissait d'une lettre à écrire ; et Joe n'avait jamais cultivé, comme il faut, ce genre d'exercice. Ce n'est qu'à la suite de longs efforts, qu'il arriva à tracer sur le papier les lignes suivantes :

CHAR MOSSIEU.—J'aurait voulla vou voire mait genait paput sais pourquoi ge vousaient. s'ete atension a vous. voussavai eunne enmi. il'a du dangè. ge nan puitdirre plullon mait ge vous engage biayn de cherchais dent votre logemen un pacai-de biyaifot onn ait sul atrasse. brulalais toudecuite si vou voullai aivitai biayn du troubl.

JOSEPH BRIQUET.

Le lecteur a déjà deviné que le destinataire de cet épître, rédigé avec une orthographe fantaisiste, n'était autre que M. Robert Halt.

La lettre lui fut remise par la poste, vers le milieu du jour. Il n'eut pas de peine à reconnaître qu'elle avait été écrite par une personne peu expérimentée, et il regarda tout de suite à la signature.

—Encore Joe ! fit-il, ce doit être encore un de ses mystérieux avertissements. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

Il y a du danger, je vois bien cela. Mais je ne comprends pas du tout ce dont il parle. " Biyaifot," qu'est-ce que c'est que ça ? Il me semble qu'il me dit de chercher quelque chose qu'un ennemi aurait mis chez moi...

Mais, à ce moment, un coup de sonnette vint interrompre la lecture de M. Halt et Mlle Marsy entra dans le salon.

M. Halt s'avança vers elle avec empressement.

—Bonjour, mademoiselle, vous avez avancé votre leçon d'un jour, cette semaine.

—Non, monsieur Halt, je ne pourrai prendre ma leçon, aujourd'hui ; et je crains d'être obligée de renoncer aux autres, au moins pendant quelque temps.

Le jeune homme la regarda avec une expression de surprise douloureuse.

—Mlle Hélène ! que voulez-vous dire ? demanda-t-il avec un tremblement dans la voix. Qu'est-il arrivé ? J'espère que vous n'avez rien à me reprocher.

—Pas du tout, M. Halt. Il s'agit d'autres raisons que je préfère ne vous dire qu'un peu plus tard. Je vous remercie beaucoup de tout ce que vous avez fait pour moi. Vos leçons m'ont beaucoup profité.

—J'espère qu'elles vous ont été agréables.

—Très agréables.

—Alors, nous ne chanterons pas " L'amour attend " ? continua-t-il, en faisant un effort pour sourire. Ne voulez-vous pas faire au moins un dernier exercice ?

—Merci, répondit elle, il vaut mieux que l'amour attende.

A ce moment, Mlle Marsy s'était penchée pour regarder une dernière fois la musique. Ses cheveux frôlaient la figure de M. Halt, dont l'émotion devint de plus en plus visible.

—En quoi ai-je pu avoir le malheur de vous offenser ? dit-il de nouveau, en jetant vers elle un regard suppliant.

—Je vous assure que vous ne m'avez pas offensée du tout. Ce n'est pas de vous que vient l'offense.

—Alors, il y a une offense, tout de même ?

Mlle Marsy se recula un peu et parut hésiter avant de répondre. Mais, avant qu'elle ait eu le temps de décider ce qu'elle voulait dire, elle fut interrompue par un nouveau coup de sonnette.

Ce n'est rien, dit M. Halt ; ce doit être quelque connaissance de ma femme de ménage.

La jeune fille s'avança vers la porte, tout en semblant attendre que les pas se fussent éloignés ; et il y eut un moment de silence, bientôt suivi d'un bruit tout à fait anormal à l'étage supérieur.

—Les voilà ! cria une voix. Je tiens la cachette !

On entendit dans l'escalier un bruit de pas lourds et précipités, et la porte du salon s'ouvrit brusquement, pour donner passage à deux individus parmi lesquels M. Halt reconnut l'homme à la pipe d'écume de mer.

—Je vous demande pardon, mademoiselle, dit Lafortune ; mais j'ai avec M. Halt une affaire qui ne souffre pas de retard.

M. Halt, reconnaissez-vous ce paquet ?

—Pas du tout.

—Peut-être le reconnaissez-vous mieux, maintenant. Et Lafortune ouvrit le paquet, dans lequel était enveloppée une liasse de billets de banque.

—Et bien ? demanda M. Halt, sans paraître comprendre ce que cela voulait dire.

C'est bien joué, M. Halt ; mais ces billets ont été trouvés dans votre secrétaire ; ce sont des billets faux, du type de ceux dont vous inondez Montréal, depuis quatre mois ; et j'ai le regret d'être obligé de vous arrêter.

Il y eut un cri déchirant. Robert Halt tourna les yeux vers Mlle Marsy et vit qu'elle le regardait avec une émotion toute pleine d'affectueuse sollicitude, en faisant un brusque mouvement, comme pour poser sur son épaule une main protectrice.

CHAPITRE IX

JOE DONNE UNE COMMISSION AUX DÉTECTIVES.

Deux heures après l'événement que nous venons de racon-

ter, les deux détectives du gouvernement étaient assis dans leur chambre de l'hôtel Richelieu.

M. Parry paraissait en proie à une violente agitation, tandis que M. Harrison, indolemment étendu dans son fauteuil, mangeait une pêche de l'air le plus tranquille du monde.

—Et bien, fit aigrement M. Parry, nous avons décidé d'attendre que l'affaire marchât d'elle-même; et je crois qu'elle ne marche pas d'une façon agréable pour nous.

—Soyons calmes, soyons calmes, pour l'amour de Dieu, répondit M. Harrison, en avalant un morceau de pêche entre chaque membre de phrase. Vous croyez toujours qu'en bourdonnant comme une mouche, vous ferez avancer les affaires. C'est une erreur, mon cher ami, une grande erreur. A quoi cela vous servira-t-il de sortir de votre tempérament?

—Je ne peux pas me faire à l'idée que les gens de Fahey ont l'avance sur nous et sont peut-être sur la bonne trace, pendant que nous en savons un peu moins que le premier jour. Lafortune a arrêté quelqu'un aujourd'hui: N'êtes-vous point piqué, à la pensée que d'autres font une besogne qui devrait vous revenir?

—Oui, j'ai entendu quelque chose de cela et nous ferons peut-être bien de faire un tour du côté du palais de justice, pour savoir de quoi il est question. Mais je crois que ce n'est pas grand chose.

—Lafortune n'est pas fou, et je serais étonné qu'il eût fait un impair, remarqua M. Parry. Avez-vous des nouvelles du gamin auquel vous avez avancé dix dollars? Pourvu qu'il ne se promène pas à travers les rues, en racontant la façon dont il a mystifié deux détectives du gouvernement!

—Le fait est que ce serait un peu bleu! fit une voix jeune et riieuse à travers la porte, et les policiers, en se retournant à ce bruit, virent apparaître la petite tête espiègle et rusée de Joe Briquet.

Le lecteur sait, que depuis sa précédente visite il avait fait de grand frais de toilette; mais l'expression de sa physionomie était restée la même.

—Oui, vous voyez que j'ai fait peau neuve, dit-il en se tournant avec orgueil, pour se montrer sous ses différents aspects.

—Riche et de bon goût, murmura M. Harrison, cependant plus frappé de la bonne mine du gamin que de l'élégance de son costume.

—J'en ai pour six piastres, observa orgueilleusement Joe.

—Et qu'est-ce que tu as fait pour gagner ton argent? demanda vivement M. Parry.

—Un peu de patience, M. Parry; je ne peux pas vous montrer le fond de ma boîte, avant d'avoir seulement ôté le couvercle. J'aime à croire qu'on vous a dit ce que Lafortune vient de faire.

—Oui, sans doute.

—M'est avis, reprit le gamin, qu'il a fait une de ces gaffes qui feront époque dans l'histoire de la police.

—Ah! Ah! qu'est-ce que je vous disais? fit M. Harrison en s'adressant à son collègue.

—Oui, continua Joe, je connais M. Robert Halt; et je mettrais ma main au feu qu'il était aussi ignorant de l'affaire qu'une vache peut l'être de l'arithmétique.

—Quelle preuve y a-t-il contre lui?

—On a trouvé une liasse de billets contrefaits dans son secrétaire. Mais c'est de l'ouvrage trop grossièrement faite pour ne pas avoir été faite exprès. Il y a quelqu'un qui a mis là ces billets, pour les faire prendre; et c'est ce quelqu'un qui est l'homme que nous cherchons.

Les deux détectives étaient tout oreilles, et se regardaient l'un—l'autre, avec une satisfaction d'amateurs, en face de ce jeune artiste dont le début était une révélation.

—Alors, dit M. Parry, tu penses que c'est un ennemi de M. Halt, qui a déposé les billets chez lui, pour lui faire du tort?

—Laissez-le aller, sans l'interrompre, dit M. Harrison à son collègue, le gamin n'est pas au bout de son rouleau.

—Pourriez-vous m'écrire une lettre? demanda tout à coup Joe, en changeant subitement de conversation.

—Certainement, Joe, nous pouvons faire, cela pour toi.

—Ce n'est pas que je sois embarrassé pour le faire moi-même, reprit le gamin; mais je craindrais de me mettre en querelle avec le dictionnaire de l'Académie.

—C'est bien, dit M. Harrison, en s'asseyant devant un bureau. Dicte-moi ce que tu veux dire.

—Attendez un peu, fit le gamin. Il faut que je recueille mes idées. Supposez que je vous dise l'affaire en gros. Vous pourriez ensuite arranger le style.

—C'est cela, Joe, je me charge des fioritures.

—Cher monsieur, fit Joe, dictant, j'ai une grosse affaire pour un avocat à qui elle conviendrait. Il s'agit d'un demi-million de piastres, et il y aurait une belle commission. Si vous êtes disposé à vous en charger, écrivez-le moi de suite et fixez-moi un rendez-vous.

—Et où faudra-t-il que ce monsieur te réponde? demanda M. Harrison.

—Ne vous inquiétez pas de cela, mon nom suffit. Tous les facteurs de la poste me connaissent, car j'ai une correspondance très étendue. Il suffit d'écrire à Joseph Briquet, Montréal.

—Alors, que mettrais-je sur l'enveloppe? reprit Harrison d'un ton interrogateur.

—C'est inutile, fit Joe. Je craindrais d'abuser de votre complaisance.

—Ne te met pas en peine de cela; je suis à ta disposition.

—Non, vraiment, j'aurais peur d'être indiscret. Je mettrai l'adresse moi-même.

Il était évident que Joe n'avait aucune envie de faire connaître, ce jour-là, le nom de son correspondant.

—J'espère, ajouta-t-il, que vous ne direz pas que je vous ai extorqué de l'argent sous de faux prétextes.

—Je ne vois pas que, jusqu'à présent, tu aies fait grand chose pour le gagner, interrompit aigrement M. Parry.

—Ah! fit Joe, d'un ton surpris, il paraît qu'il vous faut quelque chose de plus. Alors je vais encore vous ouvrir une piste. Je vous recommande un marchand de seconde main nommé Salomon Sly. Il tient boutique rue Craig No. —et mon avis est qu'il ne fait pas seulement le commerce des vieux habits. C'est un homme qui demande à être surveillé.

—Qu'est-ce que nous en ferons? demanda M. Parry.

—Vous en ferez le point de départ de découvertes qui vous intéresseront, si vous savez vous y prendre. Je vous l'abandonne avec d'autant plus de plaisir, que je ne peux pas être partout à la fois: Je poursuis un plus gros gibier. Mais pendant qu'on poursuit les aigles, ce n'est pas une raison pour négliger les hibous.

—Alors, tu gardes les aigles pour toi, et tu nous donnes les hibous? demanda M. Harrison avec un gros sourire.

—Vous avez trouvé le mot juste, répondit le gamin avec impudence. Donnez-moi encore dix dollars, car ma bourse est à sec; et vous verrez d'ici, à peu, que je sais payer mes dettes.

Joe, après avoir mis un nouveau billet dans sa poche, sortit de la chambre, en droite ligne, sans perdre son temps à ajouter un mot inutile.

Dans une boutique de la rue Notre-Dame, il trouva un commis complaisant, qui voulut bien se charger de mettre une adresse sur l'enveloppe, dans laquelle était enfermée la lettre écrite par M. Harrison.

L'enveloppe était adressée à

M. RALPH TURNER, AVOCAT

Rue St-Jacques, Cité.

Joe mit la lettre à la poste, et ne manqua pas de repasser le lendemain pour demander s'il n'y avait pas de lettres pour M. Joseph Briquet.

Il venait précisément d'arriver un pli, expédié par la poste, le matin même.

Joe lut vivement l'adresse et mit la lettre dans sa poche avec un air de suprême satisfaction.

CHAPITRE X

LES ÉTONNEMENTS DE MADAME MARSY

Madame Marsy et sa fille sont assises, l'une en face de l'autre, dans le salon que nous connaissons déjà.

Mme Marsy est étendue dans un fauteuil placé à l'entrée de la baie formée par la fenêtre donnant sur le parterre. Ses pieds reposent sur un tabouret. Elle a dû être fort jolie femme et elle en a gardé des traces, quoique ses cheveux aient blanchi et que ses traits, en se creusant, aient donné à sa physionomie une expression dure. La jeune fille qui est assise en face d'elle est vraiment le portrait rajeuni et idéalisé de sa mère.

—Alors, dit Mme Marsy en jouant négligemment avec son éventail, vous avez fait ce que je vous avais dit. Vous l'avez congédié sans explication.

—Oui, ma mère, et jamais je n'ai été aussi mécontente de moi et des autres que je ne le suis aujourd'hui.

—Qu'est-ce donc ? Le maintien ou le renvoi d'un maître de chant ne me paraissent pas une affaire qui mérite de vous troubler à ce point.

—Je ne sais, répondit Héléne avec un léger mouvement d'impatience. Mais il me semble que j'ai eu des torts vis-à-vis de lui. Je me suis conduite comme si j'avais quelque chose à lui reprocher et il avait l'air très contrarié.

—Oh ! il passera sa contrariété avec d'autres élèves.

—J'ai peur, murmura Héléne, que la blessure ne soit plus difficile à guérir.

—Allons, je vois que les leçons de chant n'ont que trop duré et qu'il était prudent d'y couper court, dit sèchement Mme Marsy en continuant à jouer de l'éventail.

—Que voulez-vous dire ? fit vivement Héléne. M. Robert Halt est un vrai gentleman ; et je crains de ne pas l'avoir traité comme je l'aurais dû.

—Ce que vous dites est parfaitement ridicule, Héléne ; et les sentiments de ce monsieur sont la dernière chose qui doive nous occuper. Je regrette de vous avoir laissé si longtemps en relations avec un homme qui n'est pas seulement de basse extraction, mais qui n'a, paraît-il, ni père ni mère reconnus.

—Qui vous a dit cela ? demanda Héléne : et un éclair brilla dans ses yeux, pendant qu'une subite rougeur montait à ses joues.

—Peu importe qui me l'a dit, si c'est vrai.

—Pardonnez-moi, ma mère, ce n'est pas du tout la question. Je n'ai aucune envie de me mettre en lutte avec les préjugés, mais je n'hésiterais pas à les braver, si la justice était d'un côté et le préjugé de l'autre. La vraie question est de savoir si quelqu'un a diffamé méchamment et volontairement un jeune homme de mérite.

—Si c'est la vérité, il n'y avait pas de mal à la faire connaître. Je suis étonnée, Héléne, que vous vous excitiez à ce point pour un simple maître de chant.

—Un simple gentleman ! répliqua vivement Mlle Marsy. Mais ce n'est pas de lui, que je m'occupe en ce moment, c'est de M. Ralph Turner. Quel que soit le fait, M. Turner s'est livré à un acte bas et méprisable. Je ne veux pas savoir comment il se fait que l'un de ces deux hommes ait entrée dans ce que vous appelez la haute société et l'autre pas. M. Turner n'a que l'habit d'un gentilhomme et c'est M. Robert Halt qui en a l'âme.

—Vous vous avancez beaucoup, Héléne.

—Je ne m'avance pas du tout. Si ce qu'a dit M. Turner est vrai, et j'ai de fortes raisons d'en douter, sa vile dénonciation n'en reste pas moins et le met bien au-dessous de la place où M. Halt a pu être mis par le hasard de la naissance. Notre société démocratique ne croit plus ni au sang bleu ni à l'invisible vertu d'une caste. Chaque homme vaut ce qu'il mérite, en dépit de ce qu'a pu décréter jadis un absurde code de prétendues convenances sociales !

—Vous allez bien, ma fille ! exclama Mme Marsy, en levant les bras vers le ciel. J'admire quelles idées vos relations plébéiennes vous ont mises en tête. Sachez toutefois que, même dans notre société démocratique, beaucoup de gens reculeraient devant une connexion avec un gentleman dont la naissance est entachée aux yeux de la loi. Je parle des gens de notre monde.

—Je crois, reprit sourdement Héléne, que si les gens de notre monde savaient tout, ils reculeraient encore bien davantage ; et cela ne saurait rien changer à mes sentiments personnels.

En disant ces mots Mlle Marsy s'était levée et se tenait debout, appuyée sur le dossier de sa chaise, dans une attitude qui laissait clairement percer son peu de respect pour l'opinion de ce que sa mère avait appelé "notre monde."

—Qu'est-ce, fit Mme Marsy, avec un geste lassé, est-ce qu'il y a encore autre chose ?

—Oui, dit Héléne, d'une voix presque imperceptible.

—Qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus ?

—Si je vous disais, reprit la jeune fille, avec une agitation contenue, que M. Halt est victime d'une machination criminelle....

—Que voulez-vous dire ?

—Je veux dire qu'il a été arrêté aujourd'hui—en ma présence—sous l'accusation de contrefaçon de billets de banque. Les billets ont été trouvés dans son appartement.

—Et vous osez encore le défendre !

—J'ai la conviction,—je sais qu'il est innocent, répondit Mlle Marsy avec assurance. J'ai donc raison de le défendre. Justice lui sera rendue ; et il ne saurait rien perdre dans mon estime, pour avoir été faussement accusé d'un crime qu'il n'a jamais commis.

—Votre imagination s'emporte, ma fille. Que faites-vous des preuves trouvées dans son appartement ?

—Je sais qu'il est victime d'une machination odieuse ; et je ne l'abandonnerai pas, tant que je croirai qu'il est innocent.

—Pensez à ce que vous dites, Héléne, fit Mme Marsy avec dignité. Il ne s'agit ni d'un de vos amis, ni d'une de vos relations, mais d'un simple maître de chant, ... lequel paraît, d'ailleurs, avoir mis un obstacle insurmontable à la continuation de ses leçons ; à moins que vous ne songiez à aller les prendre dans sa prison, continua-t-elle avec une ironie dont l'amertume commençait à se faire sentir.

—Ce-la ne sera pas nécessaire, répondit tranquillement Héléne.

—Comment cela ? Je ne pense pas, cependant, que sur une telle accusation, on l'admette à fournir caution.

—Il y a des circonstances qui plaident en sa faveur, d'une façon toute spéciale ; et j'ai lieu de croire que le juge acceptera la caution.

—Alors ce sera une caution d'une montant considérable ; et je doute qu'il trouve des amis assez riches pour risquer une aussi grosse somme, sur son honnêteté.

—Pardonnez-moi, ma mère, l'ami est tout trouvé. Je suis passée chez notre homme d'affaires, M. Widdin ; je l'ai chargé d'offrir la caution, et tout me porte à croire qu'elle a été acceptée et qu'à l'heure qu'il est, M. Robert Halt est libre.

—Mais c'est de la dernière inconvenance ! s'écria Mme Marsy, tout-à-fait hors d'elle. Comment avez-vous pu faire une chose pareille, sans consulter votre père ni votre mère ?

—Pardonnez-moi, ma mère, j'ai consulté mon père qui m'a donné son approbation et qui est allé avec moi chez M. Widdin. Le temps pressait trop, pour vous en parler ; et je savais d'ailleurs que ma résolution ne vous plairait pas.

—Vous êtes juste le portrait de votre père, exclama de nouveau Mme Marsy, qui n'était pas fâchée de donner un dérivatif à sa colère, en la faisant tomber sur son mari absent. Votre père a toujours eu l'esprit infecté d'idées radicales et d'autres absurdités du même genre. C'est de lui, que vous tenez ces goûts populaciers.

Sur ce dernier mot prononcé avec un mépris majestueux, Mme Marsy sortit du salon comme si elle eut craint de ne pouvoir se contenir plus longtemps.

—Je savais qu'il faudrait avoir une scène avec ma mère, murmura tristement Héléne. Autant qu'elle ait eu lieu tout de suite. Maintenant, le plus dur est passé.

CHAPITRE XI

DU DANGER DES FENÊTRES OUVERTES.

La fortune commençait à prendre autant d'intérêt que Joe à la goélette mystérieuse. Le jour même de l'arrestation de

M. Robert Halt, il s'était promené sur le quai, dans l'attitude d'un flaneur ; et il avait trouvé le moyen de flatter la vanité de l'homme aux cheveux roux, en lui faisant des compliments sur la beauté de son bâtiment. Quelques rasades s'en étaient suivies, dans un *bar* du voisinage. Mais l'homme aux cheveux roux n'était pas communicatif ; ou bien, peut-être, il n'avait rien à dire. Lafortune avait appris de lui qu'il s'appelait Nazaire Langlois, qu'il était capitaine de la *Marie-Anne* et que la goélette était équipée (il le disait du moins) pour le commerce du poisson. Mais il n'avait pu en tirer aucun autre renseignement.

—Aujourd'hui, nous n'avons pu que rompre la glace, se disait-il à lui-même en guise de consolation. Une autre fois, nous ferons mieux. C'est bien le diable si je ne parviens pas à me faire offrir de visiter cette goélette et à tirer à clair ce qu'il y a dedans.

En s'avancant sur le bord du quai, Lafortune aperçut notre ami Joe, appuyé sur un pilier et livré à une méditation si profonde, qu'il ne parut pas même se rendre compte que son oncle se dirigeât de son côté. Le gamin continua à se tenir à la même place, sans faire un mouvement, jusqu'au moment où Lafortune fut arrivé assez près, pour lui donner une tape sur l'épaule.

—Eh ! Joe, mon garçon, est-ce que tu es devenu sourd et aveugle ?

—Je vous avais très bien vu, répondit le gamin sans détourner la tête, mais ce n'est pas vous qui êtes mon gibier.

—Je veux être pendu s'il n'a pas le vrai instinct du métier ! fit Lafortune avec admiration. Sur quel gibier es-tu en arrêt aujourd'hui ?

—Voyez-vous cet homme qui cause avec "M. Cheveux-roux."

—Parfaitement.

—Eh bien, j'ai idée que c'est là qu'est le gros lot.

—Qui est-il ? demanda curieusement Lafortune.

—C'est ce que je ne sais pas et ce que je saurai bientôt. Mais c'est un de ceux que nous cherchons, un gentilhomme de la haute, savez-vous ; un monsieur qui habite une belle maison et qui est reçu dans les plus riches familles. N'empêche pas que c'est un coquin, j'en mettrai ma main au feu, et je me figure que quand nous le tiendrons, nous tiendrons tout le reste. Je suis en train de tendre ma toile autour de lui, comme l'araignée autour de la mouche. Mais allez-vous en mon oncle : vous êtes trop gros et trop grand, pour la besogne qui se prépare. Je vous aime mieux dans votre chambre qu'auprès de moi, pour le quart d'heure.

—Tu me diras un mot de ce que tu auras vu.

—Soyez tranquille je vous écrirai, mais filez vite. Il ne faut pas qu'on vous voie.

Deux ou trois minutes après cet entretien, la personne que Joe surveillait avec tant d'attention se montra à la porte de la cabine principale et regarda du côté du quai. Mais elle n'aperçut rien que le poteau contre lequel Joe s'était appuyé auparavant et la silhouette de Lafortune qui disparaissait à l'horizon.

Le gamin s'était caché derrière un autre poteau tout près du bord de l'eau. Il tenait d'une main la lettre qu'il avait reçue de M. Ralph Turner et de l'autre une vieille enveloppe qu'il avait déjà étudiée bien des fois et qui portait l'adresse de M. Gédéon Lafortune, 105 rue Saint-Louis à Montréal.

Il regarda tour à tour les deux enveloppes et les replaça avec un air de triomphe dans un portefeuille soigneusement fermé.

—Je gagerais ma tête que c'est la même main qui a écrit ces deux adresses, murmura-t-il à part lui. Si je ne suis pas fou, il va y avoir joliment du *fun*. C'est le plus beau commencement de preuve qui ait jamais été mis entre les mains d'un détective. Attention à vous, M. Ralph Turner. Je crois que vous ne soupçonnez pas la petite surprise que je vous réserve.

Les mouvements auxquels se livra, au même moment, notre

ami Joe eussent été dignes d'attirer l'attention d'un acrobate de profession. Il se glissa avec la souplesse d'un jeune chat jusqu'au bord de l'eau et se laissa glisser dans le fleuve, aussi aisément que s'il eut marché sur la terre ferme.

Une des fenêtres de la cabine était ouverte. C'était le but auquel le gamin s'était promis d'atteindre. A la suite d'une série d'exercices de voltige, Joe passa de la corde à laquelle la goélette était amarrée jusqu'aux rebords du bâtiment et se glissa jusqu'au gouvernail ; puis il se cramponna à une des moulures, dans une situation telle que le haut de sa tête était, précisément au niveau de la fenêtre ouverte.

Il se souleva sur les deux mains, pour jeter un regard rapide dans la cabine. Deux hommes y étaient assis devant une table et paraissaient engagés dans un grave entretien. Joe se laissa redescendre un peu au-dessous, pour éviter d'être vu et tendit les oreilles, avec toute la force d'attention dont il était capable.

Pendant quelques minutes, il n'entendit rien. Mais peu à peu dans la chaleur de la conversation, les deux hommes élevèrent la voix sans s'en rendre compte.

—Enfin, que vous a-t-il appris ? demandait une voix qui n'était autre que celle de M. Ralph Turner.

—Vous comprenez, répondit la voix de l'homme aux cheveux roux, ou pour le désigner par son véritable nom, du capitaine Langlois, vous comprenez qu'au premier moment il a été un peu inquiet. Je crois qu'il soupçonnait quelque spéculation. Mais aussitôt que je lui ai parlé de son père et de sa mère, ses yeux se sont éclairés comme deux étoiles dans un ciel sombre.

—Vous pouvez vous dispenser de la partie poétique du récit, dit sèchement M. Turner. Lui avez-vous laissé deviner quelque chose du nom et de la résidence de ses parents ?

—Vous pensez bien que je n'en avais garde. Comme il fallait le mettre en confiance, je lui ai dit qu'ils vivaient à Boston et qu'ils appartenaient à une riche famille du pays. Ce n'est pas avec ce renseignement là qu'il nous mettra des bâtons dans les roues.

—Et en avez-vous tiré quelque chose, au point de vue de ses souvenirs d'enfance ?

—Il se rappelle une grande maison en pierre entourée d'un grand jardin, dans un quartier où toutes les maisons étaient entourées de jardins.

—Comment était la maison ?

—Il n'a pas pu la décrire. Il m'a dit seulement que c'était une maison avec un cache d'architecture ancienne de grand ton.

—Il ne se souvient pas d'autre chose ?

—Si, il se souvient d'une belle dame, habillée avec une robe de soie bleu-ciel, qui portait un médaillon en rubis entouré de brillants, et aussi d'un homme élégant et de haute taille, qui le faisait jouer et qui paraissait l'aimer tendrement.

—Et rien de plus ?

—Rien qui en vaille la peine. Ses derniers souvenirs sont qu'il a été maltraité et contraint de mendier dans les rues, pour le compte d'une vieille femme qui le battait quand il ne rapportait pas d'argent à la maison.

—A-t-il revu cette femme ?

—Non, il ne se doute pas qu'elle habite à Montréal.

—Et heureusement, le logement qui se prépare pour lui au pénitencier nous met pour longtemps à l'abri de ses découvertes, ajouta M. Turner avec un méchant rire.

—Il ne se souvient pas non plus, de la Nouvelle Orléans, reprit l'homme aux cheveux roux. J'ai glissé le nom, comme par hasard, dans une phrase banale, et je suis certain que ce nom ne lui rappelle rien.

—La Nouvelle Orléans ! murmura Joe avec un rire silencieux. Ils sont vraiment bien aimables de me donner tous ces renseignements. En vérité on croirait qu'ils parlent, tout exprès pour moi. Et la physionomie du gamin exprima une suprême satisfaction.

—Et maintenant, reprit M. Turner, arrivons aux pièces de conviction ? A-t-il conservé des objets que lui rappellent sa première enfance ?

—Non, la femme qui l'a volé dans le dessein de vendre ses vêtements et ses bijoux ne lui a rien laissé. Il ne lui est resté qu'une petite médaille en bronze suspendue à une chaîne d'un travail assez curieux et assez rare.

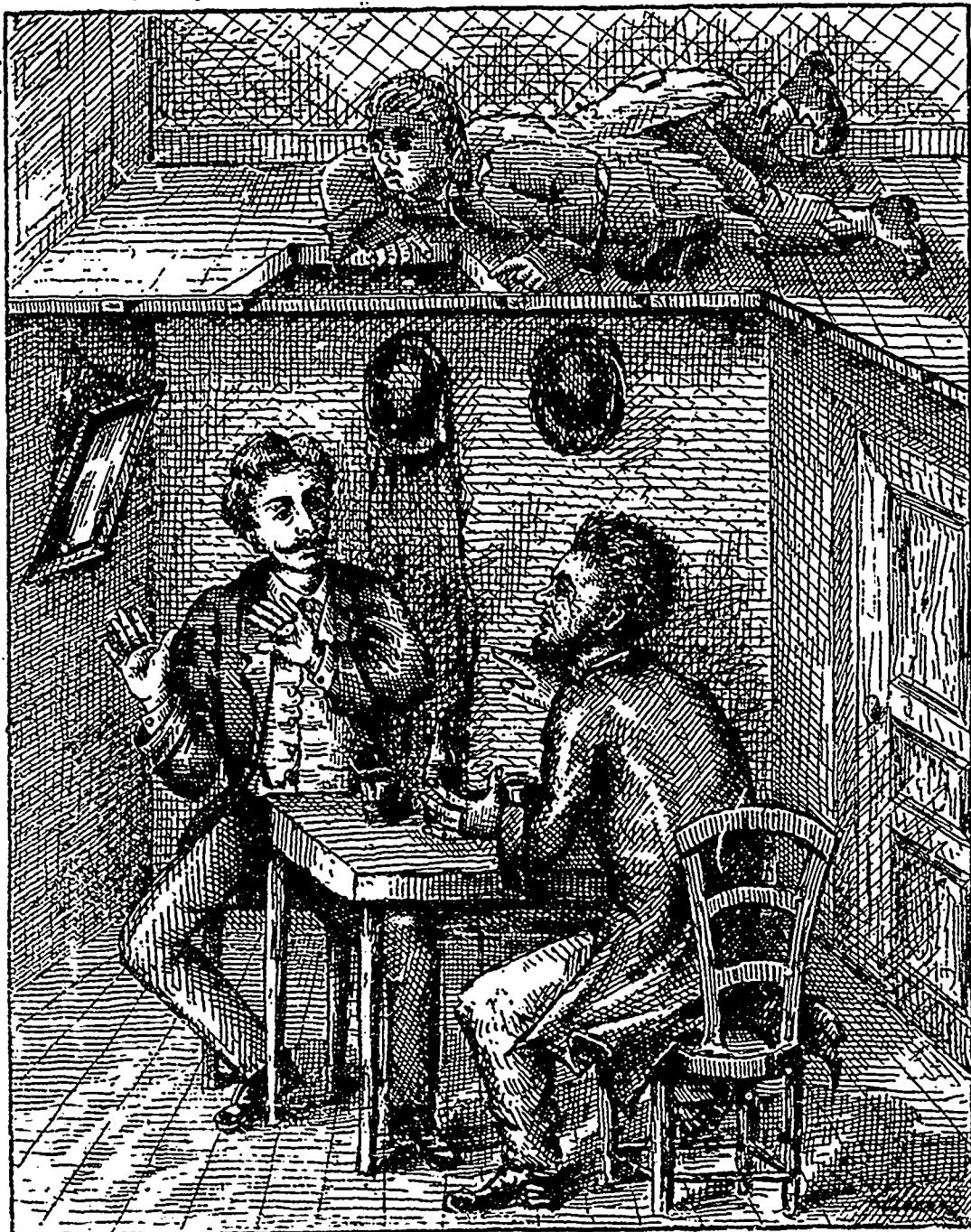
—Ceci est important, s'écria M. Turner.

—Ah ! reprit l'homme aux cheveux roux, il se souvient encore de deux petits faits, qui ont peut-être quelq' intérêt. Il se rappelle qu'un jour, il est tombé des bras de la dame en soie

—A moins qu'elle n'ait été assez naïve pour les confier à celui qui nourrit le dessein de prendre sa place, répliqua en riant M. Langlois.

—Il faut à tout prix, avoir cette médaille, déclara M. Turner, d'un ton impérieux.

—Je veux bien essayer de me la faire donner. Mais je ne crois pas qu'il s'en dessaisisse. Il est plutôt sous l'impression qu'il s'est laissé entraîner à trop de confiance vis-à-vis de



Deux minutes après, Joe était installé à plat-ventre sur le parquet de la chambre, l'oreille tendue vers l'ouverture qui communiquait avec le cabinet. (Page 10.)

bleue et que cette chute fit pousser un grand cri à la dame. Il se rappelle aussi un joujou qu'il aimait beaucoup. C'était un diable noir, enfermé dans une boîte, qui se dressait en dehors de la boîte, au moyen d'un ressort, chaque fois qu'on soulevait le couvercle.

—Ceci est intéressant. Tout le monde peut décrire une maison. Mais la personne qui a joué un rôle dans ces incidents peut seule les rappeler.

moi. J'ai eu beau lui dire qu'il me fallait consulter, à Boston, un homme de loi, pour le compte duquel je travaillais, et qui ne voulait pas livrer les noms des parents avant d'être certain que les dates et les faits s'accordassent tout à fait ; notre homme paraît flairer, dans ma démarche, quelque chose qui cloche.

—C'est bien, on procédera autrement, répondit froidement M. Turner. Dès que j'aurai la médaille, vous partirez avec

elle, pour la Malbaie, et vous ferez votre récit à la vieille Mme d'Hervart. Il faut que vous la prépariez et que vous jouiez avec elle, comme vous l'avez fait avec votre pigeon, le rôle de l'homme d'affaires qui a découvert un secret et qui demande à toucher une récompense honnête.

—“Mme d'Hervart,” répéta tout bas Joe. Voilà qui va bien, “Mme d'Hervart à la Malbaie.” Cet excellent M. Turner est vraiment un homme précieux. Il ne se doute pas du service qu'il est en train de rendre à mon ami M. Robert Halt, en me révélant avec tant de bonne grâce tout le secret de cette parenté perdue.

—Au premier signe du télégraphe, continua M. Turner, je serai prêt à répondre à votre appel, et j'apparaîtrai au moment voulu. M. Robert Halt sera jugé et condamné d'ici là, ajouta-t-il, comme s'il se parlait à lui-même, et nous n'aurons pas de compétition ni d'incidents à craindre.

—Hum ! Il y a dans cette histoire-là, un point que je n'ai, me pas du tout, fit l'homme aux cheveux roux.

—Que voulez-vous dire ?

—Je veux dire, M. Turner, que vous avez manqué à votre prudence ordinaire en accusant M. Halt d'être pour quelque chose dans notre affaire de billets de banque.

—C'est aisé à dire, répliqua sèchement M. Turner. Je voudrais bien savoir comment vous vous y seriez pris pour faire autrement.

—Je l'aurais dénoncé pour toute autre chose. Vous pouviez aussi bien faire déposer un cadavre dans sa maison ; sans appeler l'attention sur nos propres affaires.

—Bah ! cela rendra les ténèbres plus épaisses.

—Possible, reprit M. Langlois, à condition qu'il ne vienne à aucun de ceux qui sont maintenant à la recherche des complications de M. Halt, l'idée que le rendez-vous a eu lieu avec moi, et que je suis capitaine de la *Marie-Anne*. Savez-vous qu'une descente opérée dans la goélette pourrait bien nous mener, là où ni vous ni moi n'avons envie de finir nos jours ?

—Nous sommes à notre avant dernier voyage, répondit tranquillement M. Turner. Après cela, le Saint-Laurent, ni personne dans le Canada, ne reverront plus la goélette et son équipage. Encore un peu de patience, M. Langlois...

A ce moment, il se produisit un incident qui ne permit pas à Joe d'en entendre davantage. La position de notre jeune ami était devenue intolérable. Ses mains commençaient à se crispier, ses bras refusaient de le soutenir ; et il ne se retenait depuis quelques minutes que par un effort de volonté surhumaine. Tout à coup, les deux gredins, attablés dans la cabine de la *Marie-Anne*, furent surpris, au milieu de leur conversation, par le bruit d'un corps tombant lourdement dans l'eau. L'homme aux cheveux roux se précipita vers la fenêtre, mais il ne vit rien qu'un ricochet, dont les rides décroissaient déjà sur la surface de l'eau.

M. Turner, un instant alarmé à l'idée qu'ils avaient pu être épiés, passa rapidement sur le pont et jeta de tous côtés un œil inquisiteur ; mais il eut beau regarder, rien de suspect n'apparut à sa vue.

—C'est étrange, fit-il. Il faut que quelque chose soit tombé du quai, je ne comprends pas comment.

—Ce n'est peut-être qu'un poisson, insinua M. Langlois.

—Les poissons de cette taille et de ce poids ne se promènent point ici, répliqua M. Turner avec incrédulité ; mais qui que ce soit, j'ai idée que, volontairement ou par accident, celui qui vient de disparaître a trouvé maintenant un lit au fond du fleuve, un lit dont il ne se relèvera pas pour venir nous déranger.

Presqu'au même moment, on eut pu voir apparaître, à perte de vue, en aval du fleuve, la tête d'un jeune gamin.

—Je crois que vous n'aviez pas encore vu un si gros poisson que moi, exclama Joe avec un gros rire. Je vous souhaite le bonjour, M. Turner. Regardez de tous vos yeux, si cela vous fait plaisir. Vous ne rencontrerez pas tous les soirs un plongeur de la force de Joe Briquet !

Joe était ruisselant d'eau, de la tête aux pieds. Il s'arrêta

un instant pour faire égoutter ses vêtements ; mais rien qu'un fourneau de cuisine n'était capable de les sécher ; et il lui fallut se décider à rentrer chez lui, par le plus court chemin, pour remettre un peu d'ordre dans sa toilette.

CHAPITRE XII

LA CORRESPONDANCE DE JOE

La soirée était déjà avancée lorsque Joe, séché et remis à neuf, vint frapper à la porte de la chambre habitée par MM. Parry et Harrison, à l'hôtel Richelieu.

—C'est encore moi, cria-t-il en entrant avec son sans-façon accoutumé. J'espère que je ne vous dérange pas.

—Pas du tout, mon garçon, est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau ?

—Oui et non : je viens vous demander de m'écrire une autre lettre.

—Oh ! fit M. Harrison, ta correspondance prend des proportions considérables. Est-ce encore pour un contrat d'un demi-million ou davantage ? continua-t-il en riant.

—Connaissez-vous, à la Malbaie, une personne sûre et active ? demanda vivement le gamin.

—Oui, bien, nous avons là un homme de police qui fera tout à fait ton affaire...

—Très bien ; voulez-vous lui écrire ce qui suit : “Je lui demande de rechercher, de suite, une famille d'Hervart.”

“Il y a vingt ans, environ, cette famille habitait dans un faubourg de la Nouvelle-Orléans, dans une maison en pierre de style ancien. La maison était entourée d'un grand jardin, et les maisons voisines également.”

—Très bien, continue.

—“Cette famille consistait alors en une belle jeune mère, un mari et un petit enfant qui faisait la joie et l'espoir de ses parents. Mais un jour l'enfant disparut. Pendant de longues années, son père et sa mère ont fait mettre des annonces dans les journaux et promis une récompense énorme à celui qui retrouverait le jeune baby. Toutes les recherches ont été inutiles. Il avait été volé par une vieille mendicante que la beauté et le prix des vêtements de l'enfant avaient tentée, et dont on n'a jamais retrouvé ni le nom ni l'adresse.”

—Mais, c'est un roman pour la *Bibliothèque à cinq cents* que tu nous débites-là, depuis un quart d'heure, exclama M. Harrison, avec son rire bienveillant. Je ne te connaissais pas l'étoffe d'un romancier, mon garçon. Je te conseille de porter ton histoire à POIRIER, BESSETTE & C^{IE}. C'est une belle carrière qui s'ouvre devant toi.

—Tout ce que je viens de vous dire est aussi vrai que parole d'Évangile, reprit Joe, avec une chaleur communicative. Maintenant, je sais où retrouver un charmant jeune homme, qui est le portrait vivant de l'enfant-perdu. Je sais aussi qu'il y a un gredin qui marche sur nos brisées et qui voudrait bien recommencer à son profit l'affaire Tichborne.

—Ton roman va de mieux en mieux, fit M. Harrison, en continuant à rire à gorge déployée.

—Mettez tout cela par écrit, reprit gravement le gamin ; et priez votre ami d'avertir la famille, en lui disant qu'on tient les renseignements et les preuves à sa disposition.

—Voilà qui est fait, mon garçon, dit M. Harrison en tendant à Joe la lettre qu'il venait d'achever.

—Merci, mille fois, mettez-la sous enveloppe ; je vais la poser de suite à la poste. Quoi de nouveau, de votre côté ? demanda Joe avec un regard pétillant de satisfaction et de malice.

—Rien, sinon que ton ami M. Robert Halt a été mis en liberté, sous caution.

—En liberté ! exclama Joe. Voilà qui va mieux que je n'espérais et qui surprendra désagréablement certains bandits de ma connaissance.—Ah ! Et le Juif ? quelles nouvelles du Juif ?

—Ton avis était bon, mon jeune gaillard. Nos hommes ont constaté qu'il reçoit des gens qui ne viennent sûrement pas chez lui, pour acheter des habits de seconde main.

—J'en étais sûr, cria Joe avec triomphe.

—Il a même essayé de passer à un client un des billets faux de la nouvelle émission. Mais on le lui a rapporté au bout d'un quart d'heure, et il l'a repris en se confondant en excuses et en lamentations. Nos hommes sont d'avis de l'arrêter demain.

—Gardez-vous en bien ! reprit vivement le gamin. Mieux vaut le tenir avec un fil à la patte que de l'enfermer.

—Quelle est ton idée ? demanda M. Parry qui n'avait pas encore placé un mot depuis le début de l'entretien, et qui laissait, en général, à son collègue la direction des conférences avec le gamin.

—Mon idée, répliqua Joe, c'est que Salomon Sly est l'homme qui a déposé les faux billets chez M. Robert Halt, pendant que ce dernier avait été éloigné de chez lui sous le prétexte d'un rendez-vous à Trois-Rivières.

—Ah ! Ah ! fit M. Harrison, avec les marques d'un vif intérêt.

—Entendez-moi bien, reprit le gamin, j'en ai la conviction, mais je n'en ai pas la preuve. Je crois que le Juif retournera encore chez M. Robert Halt et que, si cela arrive, il ne faut pas qu'il en sorte sans être arrêté et fouillé de la tête aux pieds.

—Et si l'on ne trouve rien ?

—Vous en serez quittes pour lui faire des excuses et pour lui dire que vous l'avez confondu avec quelqu'un qui lui ressemblait. Adieu, messieurs. Si vous n'avez rien de plus à me dire, je vous demanderai la permission de vous quitter. Je crois que mon souper est en train de refroidir et mon estomac ne digère pas les viandes froides.

Et Joe se retira avec un air aussi important que s'il eût tenu dans chacune de ses deux mains une moitié du globe terrestre.

CHAPITRE XIII

JOE CONTINUE A TENDRE SES FILETS

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Les deux jours qui suivirent ceux qui venaient d'être si utilement et si heureusement employés par notre jeune héros, n'apportèrent aucune révélation ni aucun incident nouveau.

Joe avait soumis M. Ralph Turner à une surveillance de tous les instants. Il n'entra pas, dans son bureau, une personne qui ne fut examinée en détail, une lettre qui ne passât par les mains de notre ami. Joe savait maintenant à peu près tout ce qu'il voulait et n'attendait plus, pour agir, que l'heure favorable. En ne perdant point de vue M. Ralph Turner, il était certain que la goëlette mystérieuse ne ferait pas un mouvement sans qu'il en fut averti ; et c'était à vrai dire le seul point qui l'intéressât.

Lorsque deux jours se furent écoulés, Joe se rendit à l'hôtel Richelieu pour demander à son ami, M. Harrison, s'il était arrivé une réponse de la Malbaie.

—Pas encore, mais il est trop tôt, cela viendra, répondit M. Harrison qui était, on le sait de reste, la tranquillité et l'indolence personnifiées.

—Oui, cela viendra, reprit sentencieusement Joe et ce sera, j'ose le dire, un aspect inattendu de la question, qui nous fera quelque honneur.

—Un aspect de la question ? Qu'entends-tu par là ? Est-ce que ton histoire d'enfant trouvé serait mêlée à l'affaire des faux-billets ? demanda M. Harrison avec une vivacité qui contrastait avec son indolence accoutumée.

—Ne me demandez rien avant l'heure, répliqua Joe avec un regard tout chargé de gaminerie et de finesse. Chaque chose viendra en son temps, et rien ne se fera sans que vous soyez avertis. Je ne suis encore sûr de rien ; mais je poursuis une piste, au bout de laquelle il y aura, si je ne m'abuse, de l'argent et de la gloire. Je retiens ma langue. Mais lorsque l'affaire sera arrivée au dénouement, rappelez-vous ce que Joseph Briquet aura fait pour vous aider dans votre tâche.

M. Harrison regarda le gamin, avec une expression indéfinissable, comme s'il cherchait en ce moment à prendre la mesure de sa valeur.

—Savez-vous, Joe, que vous êtes bien le plus mystérieux gamin que j'aie encore rencontré sous la calotte du firmament.

—A ce moment, ils furent interrompus par l'arrivée de M. Parry, qui fit son entrée avec une mine plus renfrognée que jamais et dont la vue de Joe parut accroître la mauvaise humeur.

—Vous pouvez vous vanter de nous avoir mis dans de jolis draps, dit-il aigrement au gamin.

—Quoi donc ?

—Vous nous avez fait faire un fameux impair, avec votre juif.

—Est-ce qu'il est retourné, rue St Hippolyte ? demanda vivement Joe.

—Oui, il y est retourné ce matin. M. Robert Halt était absent. Il l'a attendu pendant une demi-heure, et il est sorti, en disant qu'il reviendrait.

—Eh bien ?

—Eh bien ! Nos hommes l'ont arrêté et fouillé, et n'ont rien trouvé sur lui, et ils ont été obligés de lui faire des excuses.

—Quoi rien ! pas le plus petit bijou ? reprit Joe avec une violente émotion.

—Rien que quelques centins et une mauvaise petite médaille en bronze.

—Une médaille ! fit Joe, et quelle espèce de médaille ?

—Cela ne valait pas la peine d'être détaillé.

—Où est-elle, cette médaille ? demanda Joe, avec une agitation croissante.

—Dans sa poche, probablement ; car nos hommes lui ont rendu tout ce qui lui appartenait, trop heureux de voir qu'il ne criait pas plus fort et qu'il ne les menaçait pas de faire du scandale à propos de son arrestation.

—Eh bien ! vous êtes de jolis garçons ! exclama Joe, en relevant rageusement. Voilà qui est bien travaillé ! On ne vous donne qu'un seul homme à surveiller et vous lui laissez emporter une médaille volée, qui vaut dix fois son poids en diamants.

—Qu'est cela ? demanda M. Harrison.

—Cela ! continua le gamin de plus en plus exaspéré, c'est le signe de reconnaissance, au moyen duquel l'homme que nous poursuivons veut mettre la main sur la fortune de la famille d'Hervart !

—Peut être, insinua M. Parry, serait-il encore temps de le retrouver ?

—Le retrouver ! Autant vaudrait chercher une goutte d'eau sur le sable. Vous pouvez être assuré que Salomon Sly n'a pas gardé cette médaille, seulement cinq minutes après s'être échappé de vos griffes. Heureusement que je sais où elle est. Tout peut encore se réparer.

Et Joe sortit de l'hôtel, avec un sentiment de profond mépris pour la police du gouvernement.

Le même jour, il ne négligea point de passer chez son oncle, M. Gédéon Lafortune ; car, fidèle au principe de la division du travail, il lui avait assigné sa tâche, dans l'œuvre difficile qu'il avait fait serment de mener à bien. Lafortune était chargé, sans s'en douter, de la surveillance de la goëlette mystérieuse et de l'homme aux cheveux roux, pendant que MM. Harrison et Parry, les détectives du gouvernement, ignorants de l'homme aux cheveux roux et de la goëlette, avaient reçu pour mission de surveiller Salomon Sly, le revendeur juif, et de servir d'intermédiaires entre la famille d'Hervart et le jeune homme inconnu, dans lequel ces parents infortunés allaient bientôt retrouver leur enfant perdu depuis tant d'années.

—Eh bien, mon oncle, fit Joe, d'un air aussi libre et aussi dégagé que s'il ne lui fût survenu, quelques heures auparavant, aucune contrariété ; Comment se portent la Marie-Anne et "M. Cheveuxroux," son capitaine ?

—M. Langlois est un dur à cuire, répondit mélancoliquement Lafortune, je l'ai attaqué par le whiskey.

—Et vous avez été repoussé avec perte ?

— Si bien, que j'en suis à me demander si nous ne faisons pas fausse route, et si M. Langlois n'est pas impénétrable, tout simplement parce qu'il n'a rien à cacher. Je n'ai appris de lui qu'une seule nouvelle, et encore elle n'est pas faite pour nous aider, au contraire.

— Voyons votre nouvelle.

— La *Marie-Anne* est sur le point de changer de mouillage. Elle partira demain matin.

— C'est une vraie nouvelle cela, et une bonne nouvelle, reprit le gamin, en se frottant les mains avec un petit rire. Ah ! la *Marie-Anne* part demain ! Je ne serais pas très surpris si elle me comptait au nombre de ses passagers. Vous savez que j'ai toujours eu du goût pour la marine ; et j'ai idée que le plaisir du voyage me récompensera de beaucoup de petits ennuis.

CHAPITRE XIV

QUAND ON NE VOIT DES DAIMS, ON N'EN SAURAIT TROP PRENDRE

Lafortune avait été bien renseigné. Le lendemain, par une chaude matinée d'août, la goélette mystérieuse se préparait ostensiblement à ce voyage, qui, au dire de M. Turner, devait être l'avant dernier.

A dix heures sonnantes, M. Turner qui s'était enfermé depuis le matin dans la cabine, parut sur le pont et s'appêta à quitter la goélette, en serrant amicalement la main au capitaine.

— Au revoir et bon voyage ! n'oubliez pas de me télégraphier de vos nouvelles.

— Oui, oui, répondit M. Langlois, avec un geste d'adieu.

Deux minutes plus tard, la goélette avait déployé ses voiles et glissait rapidement sur la surface unie du fleuve.

M. Turner la contempla pendant quelques instants, du bord de l'eau, avec un sentiment d'admiration.

Notre ami Joe, n'avait pas donné signe de vie, quoique la veille, il eut annoncé l'intention formelle de prendre passage sur la *Marie-Anne*. Avait-il reconnu l'impossibilité de mettre son projet à exécution ? ou bien avait-il été contrarié par la présence de M. Ralph Turner, en face duquel il ne croyait pas l'heure venue de se montrer à visage découvert ? Le fait certain est qu'il n'était pas à bord et que sans doute il eut éprouvé quelque peine à s'y faire recevoir.

Cependant, si M. Turner était resté quelques instants de plus sur le bord de l'eau, il eut assisté à un accident curieux et et inattendu.

Un jeune homme, à figure imberbe, menait une barque dans l'endroit où le courant est le plus rapide. A la façon dont il maniait les rames, il semblait que cet exercice lui fut totalement inconnu ; et sa barque, conduite d'une main inexpérimentée, paraissait aller à la dérive, dans une direction telle, qu'à moins d'un miracle, la goélette était infailliblement destinée à la transpercer de part en part.

— Regardez le gamin, crièrent dix voix à la fois, sur le bord du quai.

— T'ens, fit un passant, c'est le vieux canot démantibulé du père Antoine. Le gamin l'aura pris pour aller à la pêche. Pour sûr, il va se faire mettre en morceaux.

Au même moment, la goélette passa sans se détourner de sa route. Il y eut sur l'eau un petit bruit sec qui fut à peine entendu des matelots, et la barque, avec le gamin qui la conduisait, disparut sous les flots, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Ce fut, sur le quai, un cri d'épouvante.

— Le gamin est perdu.

— Perdu ! reprit un autre ; on voit bien que vous ne le connaissez pas ; le jour où il se noiera, les poissons ne sauront plus nager. Tenez, le voilà qui réapparaît.

Et positivement, on aperçut bientôt un corps maigre et efflanqué et des mains qui se livraient à une exercice gymnastique, et quelques secondes plus tard, un gamin qui n'était autre que Joe, grimpa, à force de bras, sur le pont de la goélette.

Il gesticulait et paraissait en proie à une violente colère.

— Vous allez bien ! ne vous gênez pas, vous autres marins d'eau douce ! exclama-t-il, en montrant le poing à l'équipage. Vous venez de me couler une barque toute saine. Il n'y a donc pas parrai vous un homme capable de tenir un gouvernail ?

— Vous feriez mieux de vous en prendre, de ce qui vous arrive, à votre stupidité propre, cria le capitaine en s'avançant vers lui. Qu'est-ce que vous aviez à faire, de vous engager dans le courant, quand vous n'êtes pas plus capable de manier un aviron qu'un ours de jouer de la guitare.

— Très bien ! cria Joe, injuriez moi, après avoir tenté de me noyer ! mais cela ne passera pas comme cela ! Il y a des juges à Montréal ! Il faudra que vous me payiez mon canot et le bain que vous m'avez fait prendre !

— Je crois, dit un matelot, que nous ferions aussi bien de virer de bord et de la ramener à terre.

— Maintenant que le mal est fait, il n'y a pas de presse, interrompit Joe, en se radoucissant comme par enchantement. Fournissez-moi d'abord le moyen de sécher mes habits ; ensuite vous me déposerez sur votre route, au premier endroit venu ; je suis chez moi sur toute la côte.

Et l'impudent gamin se mit, sans plus tarder, à la recherche d'un poêle, dont à la vérité il avait grand besoin.

— Puisque ce jeune coq paraît aller lui-même au devant d'un accommodement, ce serait vraiment dommage de retourner en arrière, observa le capitaine, qui avait ses raisons pour ne pas se faire d'affaires, et pour ne pas appeler sur la *Marie-Anne*, l'attention de la police du port.

La goélette continua à fendre l'eau, et bientôt l'équipage vit disparaître à l'horizon, les toits de la ville. C'était vraiment un joli bâtiment et un bon coureur, que la *Marie-Anne*.

Il était près de midi, lorsque Joe réapparut sur le pont, après une toilette des plus minutieuses. Un des matelots lui avait fait subir une friction de la tête aux pieds, et l'avait aidé à s'envelopper dans une couverture, pendant que ses vêtements étaient soumis à l'opération du séchage.

Il ne lui fallut pas vingt minutes pour se lier d'amitié avec le capitaine et avec tous les matelots, et pour avoir fait la connaissance de la goélette depuis la proue jusqu'à la poupe. Un petit escalier conduisait à une porte fermée à clé, et paraissant donner dans une pièce située à fond de cale, au centre du bâtiment. Le capitaine Langlois expliqua à Joe que c'était l'emplacement de la glacière, dans laquelle on transportait le poisson, à l'abri de l'air et de la chaleur. Notre ami n'en demanda pas davantage ; mais il nota avec soin qu'une autre ouverture située du côté de l'arrière, semblait communiquer avec la même pièce, au-dessus de laquelle s'élevait également un tuyau d'aération.

Il avait cru entendre, aussi, dans la prétendue glacière, un bruit de pas, qui ne lui avait point paru naturel ; et il avait constaté, dans une course rapide à travers le bateau, que l'effectif de l'équipage—ou tout au moins l'effectif visible—s'était réduit de plusieurs têtes, depuis l'heure du repas de midi. Mais il garda pour lui ses observations ; et personne ne songea à soupçonner, dans ce petit pêcheur de rencontre, échappé par miracle à la noyade, un œil assez perçant pour pénétrer le mystère de la goélette.

Il continua, pendant deux heures encore, à se promener comme chez lui ; et il montra au capitaine, en grimpa sur le haut du mât avec une agilité peu commune, que s'il était mauvais rameur, il avait au moins quelques-unes des qualités d'un marin de profession.

Vers trois heures de l'après-midi, Joe parut remarquer une petite ville, dont on apercevait le clocher sur la rive droite du fleuve, et il demanda quel était le nom de cette localité.

— Sorel, répondit le capitaine Langlois.

— Est-ce là que vous comptez me mettre à terre ? reprit le gamin.

— Vous avez donc envie de nous quitter ?

— J'aimerais autant ne pas m'éloigner davantage de mon quartier général, et j'ai peur que ma famille ne soit inquiète de ce qui m'est arrivé, répliqua Joe d'un air innocent.

—Vous n'aimeriez pas à voyager avec nous et à devenir un vrai marin ?

—Je ne sais si j'aurais ce qu'il faut pour le métier, répondit Joe avec humilité. Pourtant, c'est dommage. J'aurais aimé à me distinguer et à recevoir en récompense quelque médaille... ou une jolie petite chaîne, comme celle que vous portez à votre gilet.

C'est à peine si la chaîne, en question, apparaissait à un demi-pouce de hauteur, au dessus de la poche du capitaine ; et l'affirmation que Joe venait de faire de sa beauté ne pouvait être due qu'à un instinct de divination.

—Vous aimeriez peut-être à gagner à la fois la chaîne et la médaille ? Et le capitaine tira de sa poche, en souriant, une chaîne d'un travail tout particulier, au bout de laquelle pendait une petite médaille en bronze.

Les yeux de Joe brillaient comme des escarboucles.

—Laissez-moi l'essayer, dit-il, en donnant tous les signes d'une vive et enfantine admiration ; et sans attendre la réponse il saisit la chaîne que le capitaine tenait à la main et la passa autour de son cou.

—Vous êtes un impudent petit vaurien, fit le capitaine moitié riant, moitié fâché. Rendez-moi cette médaille.

—Vous ne voudriez pas me la reprendre, reprit Joe, de sa voix la plus caressante. Vous me devez bien un cadeau pour mon canot que vous avez coulé à fond.

—Rendez cela immédiatement, reprit le capitaine, qui fit un brusque mouvement pour se saisir du gamin.

Mais Joe, au lieu de lui répondre, se mit à courir sur le pont, avec l'agilité dont il avait déjà donné des preuves remarquables ; et, saisissant un des cordages, il se mit à grimper avec une rapidité telle qu'il fut en un instant au sommet du grand mât.

Malheureusement pour lui, cette position n'était pas imprenable ; un des matelots était en train de grimper derrière lui et, sur un signe du capitaine, un autre s'élança sur le cordage opposé.

En voyant approcher ses deux assaillants, Joe comprit que le moment était venu de prendre une résolution décisive.

—“ M. Cheveuxroux, ” cria-t-il, d'une voix stridente, désolé de vous brûler la politesse. Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte. J'emporte votre médaille, en souvenir de vous.

A ce moment, il y eut une violente secousse dans les cordages ; un petit corps s'élança en avant et tomba avec la rapidité de l'éclair ; il y eut dans l'eau le bruit d'un clapotement et Joe disparut à tous les regards.

—Aux voiles ! virez de bord ! cria le capitaine.

Mais il fallut quelques instants, pour exécuter la manœuvre. Pendant ce temps-là, la goélette continua à filer le long du courant, et elle était déjà à plus de trois cents yards au-dessous, lorsqu'on vit apparaître la tête de Joe, qui nageait vers le bord avec une énergie désespérée.

La goélette vira de bord et pendant une minute, le capitaine Langlois put espérer rattrapper son fugitif, mais à cinquante yards environ du point où Joe était parvenu, le bâtiment toucha le fond.

L'homme aux cheveux roux saisit son revolver, avec un cri de rage et mit le gamin en joue. Mais le quartier-maître lui saisit vivement le bras.

—Cela ne se fait pas, capitaine, dit-il d'une voix basse mais résolue. Un meurtre est une mauvaise affaire qui n'améliorerait point notre position.

Prenez-le à la nage ! cria le capitaine.

Mais Joe n'était plus qu'à une faible distance du rivage : il aborda en quelques instants sur la terre ferme et se tint debout sur la rive, en regardant la goélette ; et en appliquant au bout de son nez l'extrémité du pouce de la main gauche, il fit exécuter à ses quatre doigts restés libres, un exercice bien connu et dont la signification railleuse ne comportait pas l'ombre d'un doute.

—Allons ! fit-il en contemplant tristement l'eau qui dégouttait de ses vêtements séchés, le matin avec tant de peine, il était écrit que je prendrais encore un bain. C'est le troi-

sième de la semaine. On a bien raison de dire que ces choses là ne marchent jamais que par trois !

Heureusement, Joe trouva à quelques pas de là, une maison hospitalière où il put se sécher tout à son aise, et il s'empressa ensuite de gagner la station de chemin de fer la plus voisine, où il prit le premier train pour Montréal.

Une fois en pays habité, Joe savait bien que personne ne s'aviserait de le poursuivre ni de revendiquer une médaille, sur laquelle M. Langlois eût trouvé plus de dangers que d'avantages à produire ses titres de propriété.

CHAPITRE XV

LA VOLEUSE D'ENFANTS

Dès son retour à Montréal, la première visite de Joe fut pour M. Robert Halt. L'avocat de ce dernier avait vainement essayé de voir clair dans la conspiration ourdie contre son client ; et il n'était pas sans inquiétude sur l'issue du procès, devant le jury.

Joe en savait maintenant assez long et tenait dans ses mains assez de preuves, pour rassurer M. Halt. Il évita cependant de lui fournir aucun renseignement précis ; et il se borna à lui affirmer que son innocence et les noms des vrais coupables seraient dévoilés devant la Cour. La moindre indiscretion eut pu mettre M. Turner en défiance ; et Joe estimait que la meilleure manière de garder un secret est de ne le confier à personne.

A peu près au même moment, une étrangère se présentait à l'hôtel Richelieu en demandant à parler à M. Harrison.

C'était une dame de quarante ans, qui avait été fort belle et qui avait conservé une remarquable régularité de traits, quoique sa figure fut maintenant altérée par l'âge et par les chagrins. Elle était habillée en soie noire, avec une simplicité sévère, qui rehaussait l'aristocratique distinction de sa personne.

—Est-ce vous, monsieur, demanda-t-elle à Harrison, qui avez écrit à la Malbaie pour demander des renseignements sur une famille d'Hervart.

—Oui madame.

—Je suis madame d'Hervart.

Les deux détectives se regardèrent, avec une expression de surprise compliquée d'un embarras facile à comprendre ; car ils ignoraient le brusque retour de Joe, et ils étaient aussi peu préparés que possible à traiter, en son absence, une affaire sur laquelle le gamin ne s'était exprimé vis-à-vis d'eux que par énigmes.

—Je serais heureux, madame, de vous aider dans vos recherches, dit M. Harrison, après une minute d'hésitation. Malheureusement, je ne sais que fort peu de chose sur la disparition de l'enfant que vous cherchez ; et je suis obligé de vous demander d'attendre un jour ou deux ; car nous n'avons agi, dans cette affaire, que comme intermédiaires d'une autre personne, qui est absente depuis hier matin.

—Cette personne ne vous a-t-elle rien dit, messieurs ? demanda Mme d'Hervart, dont la physionomie exprima une douloureuse déception. Pardonnez à mon impatience ; quand on m'a dit que j'avais un espoir de retrouver mon enfant, depuis si longtemps perdu, je n'ai pas voulu attendre une heure ; et je suis venue à vous. Messieurs, vous devez comprendre mon émotion. Et pourtant, vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir à quel point je l'aimais. Depuis vingt ans, je n'ai pas connu un jour qui ne fut un jour de deuil !

—J'ai bon espoir que vos jours de deuil vont finir, reprit M. Harrison, qui n'avait pu s'empêcher d'être touché des angoisses de cette mère infortunée. Mais je suis obligé de vous avouer, que je n'ai aucune idée de ce que sait le jeune homme qui nous a chargé de vous écrire.

—Il est donc bien peu communicatif ?

—Ce n'est qu'un enfant, reprit Harrison, un véritable gamin des rues, mais le plus rusé, le plus habile et, j'ai lieu de le croire, le plus honnête que je connaisse ; un apprenti détective, qui fera honneur à son métier. Comment a-t-il appris le se-

cret qui vous concerne? Dieu seul le sait; autant que je le puis croire, ce secret est mêlé à une ténébreuse affaire que la justice poursuit en ce moment; et quelque incident étranger l'aura mis sur la voie de la découverte, dont il vous entre-tiendra à son retour.

—J'attendrai, fit Mme d'Hervart avec résignation; cependant, je ne puis vous cacher que j'avais espéré davantage de cette entrevue. Il me semble, depuis que je suis ici, que l'air qui m'environne est tout plein de mon fils perdu. Mais peut-être avais-je trop espéré. Sans doute, vingt ans de souffrance ne peuvent être guéris en un jour.

M. Ralph Turner se promenait, ce matin là, du côté du port; il méditait sans doute sur le succès prochain de ses trames savamment ourdies, lorsque, en passant devant l'hôtel Richelieu, ses regards s'arrêtèrent sur une dame qui sortait à ce moment même de l'hôtel.

—Elle ici! fit-il avec une stupéfaction profonde; car il venait de reconnaître Mme d'Hervart; et il se retourna brusquement pour s'attacher aux pas de l'inconnue, il la suivit jusqu'à l'hôtel Windsor où elle entra, et où il apprit qu'elle venait d'arriver le matin même et qu'elle avait retenu un logement pour plusieurs jours.

—Qui a pu lui faire quitter la Malbaie? se demandait M. Turner, non sans une certaine inquiétude. N'importe, continua-t-il, il faut agir sans perdre un instant; et, avec une promptitude de résolution, qui indiquait une nature puissamment organisée, il se dirigea vers le bureau télégraphique de l'hôtel, d'où il adressa diverses dépêches toutes conçues dans les mêmes termes, de façon à prévenir le capitaine de la *Marie-Anne*, en quelque port qu'il abordât, de revenir immédiatement et toutes voiles déployées à Montréal.

Mais, M. Ralph Turner avait été si préoccupé de la poursuite de Mme d'Hervart qu'il avait négligé de remarquer qu'il était lui-même filé, par deux individus, l'un âgé de seize ans environ, l'autre entre deux âges, avec une barbe légèrement grisonnante et une pipe d'écume de mer. En effet, Joe se dirigeait précisément vers l'hôtel Richelieu, avec son oncle, auquel il croyait le moment venu de faire faire connaissance avec M. Harrison, lorsqu'il avait reconnu M. Ralph Turner. Vivement intéressé par le manège auquel il voyait M. Turner se livrer, à la suite de cette dame inconnue, Joe avait tout de suite flairé quelque découverte importante; et il n'avait pas hésité à remettre sa visite à un autre moment, pour s'attacher aux pas de l'ennemi de M. Robert Halt.

—Je crois que nous touchons à l'instant décisif, dit joyeusement le gamin, en s'adressant à son oncle. Si une petite promenade ne vous était pas désagréable, nous nous laisserions guider par ce *gentleman*, qui suit une dame. Il y a quelque chose qui me dit que notre course sera largement récompensée.

—Qui est-ce? demanda Lafortune, tout en cédant aux désirs du gamin.

—C'est la plus belle pièce de gibier que vous ayiez encore chassée, mon oncle: un gibier que j'ai eu joliment du mal à détourner: vous saurez cela avant la fin du jour; mais patience; la fin de la chasse est proche et nous serons joliment payés de nos peines.

Arrivés devant l'hôtel Windsor, nos deux amis se distribuèrent les rôles. Lafortune resta à surveiller la porte, pendant que Joe pénétrait dans le *hall*, sous un prétexte quelconque, et trouvait même le moyen de se présenter au bureau du télégraphe, pendant que M. Turner y faisait enregistrer ses nombreuses dépêches.

—Tout va bien, fit Joe en riant silencieusement, après avoir jeté sur les dépêches un rapide regard. L'ennemi se jette de lui-même dans la gueule du loup. Peut-être bien, M. Turner se serait-il moins pressé d'envoyer cette dépêche, s'il avait seulement eu le temps de savoir ce qui s'est passé hier entre M. "Cheveuxroux" et moi, aux environs de Sorel.

Et Joe aurait pu ajouter que, sans cette dépêche dont les termes impliquaient l'urgente nécessité d'un retour immé-

diat, le capitaine Langlois eut demandé sans doute à présenter beaucoup d'objections, avant de se risquer une dernière fois dans ce port de Montréal, où il avait tant de sorte de raisons de penser qu'un diabolique gamin de sa connaissance en savait long sur l'équipage de la goélette et sur ses desseins mystérieux.

Mais la chance tournait décidément contre les bandits qu'avait protégés pendant plusieurs mois une trop longue impunité.

En sortant du Windsor, M. Ralph Turner avait encore une démarche importante à faire pour être prêt—il le croyait du moins—à jouer ses dernières cartes. Mais il avait derrière lui deux paires d'yeux qui ne perdaient aucun de ses mouvements.

Il avait quitté depuis longtemps déjà le quartier élégant, et traversé une série de rues mal bâties et d'aspect misérable, lorsqu'il tourna brusquement dans une petite ruelle, en jetant autour de lui un rapide regard.

Lafortune et Joe n'eurent que le temps de se dissimuler, à la faveur de la muraille d'une maison qui avançait de trois ou quatre pieds, sur les habitations voisines.

Pendant ce temps, M. Turner entra dans un petit logement, ou pour parler plus exactement dans une vieille baraque en bois à un seul étage, un véritable taudis, d'apparence sombre et malpropre, qui ne semblait pouvoir être habité que par des gens dénués de toute ressource et qui avait plutôt l'air d'un repaire que d'une maison d'ouvriers.

—Reste ici, Joe, dit vivement Lafortune; on t'a vu au Windsor et il ne faut pas t'exposer à te faire reconnaître; je vais aller me renseigner sur les habitants de cette tanière.

Il revint au bout de dix minutes environ.

—La personne qui demeure ici est une vieille mégère, une mulâtresse qui se fait appeler Mme Simpson; elle gagne, dit-on, sa vie en faisant mendier des petits enfants, dont elle est toujours abondamment fournie et qui se renouvellent, on ne sait trop comment, bien qu'on ne l'ait jamais prise en flagrant délit de vol ou de détournement.

En dépit de ses habitudes concentrées, Joe ne put retenir un cri de joie; et, au grand ébahissement de Lafortune, il se mit à exécuter, en plein milieu de la rue, des gambades frénétiques mêlées à des contorsions et à des grimaces variées et du caractère le plus désopilant.

—La voleuse d'enfants! exclama-t-il avec un accent de triomphe; maintenant, je tiens tout mon poisson rassemblé dans le même filet. Il ne nous reste plus qu'à en finir. Nous allons tâcher de relever le filet assez vivement pour qu'aucune partie du butin n'ait le temps de nous échapper.

"Mais ne perdons pas une minute, ajouta Joe: l'heure presse, et j'ai besoin de vous présenter à des amis dont l'aide va nous être indispensable." A quelques pas de là, ils rencontrèrent une voiture de place et Joe, en montant dans la voiture avec son oncle, donna l'ordre au cocher de les conduire à l'hôtel Richelieu.

CHAPITRE XVI

JOE DONNE SA ESURE

—Messieurs, permettez-moi de vous présenter M. Gédéon Lafortune, de l'agence Fahey.

"Mon oncle, je vous présente messieurs Thomas Harrison et Jack Parry, employés dans la police du gouvernement. Je suis heureux, messieurs, d'avoir saisi cette occasion de vous faire faire connaissance."

Telles furent les paroles sacramentelles prononcées par Joe, avec une gravité incomparable, au moment où il introduisit Lafortune dans la chambre occupée par les détectives.

Après les salutations d'usage, chacun prit un siège.

—M. Parry, fit Joe, en s'adressant à ce dernier, au lieu de parler à Harrison comme il en avait l'habitude, n'est-ce pas après demain que M. Robert Halt comparait devant le jury?

—Cela est vrai, répondit le détective, avec un froncement de sourcil.

—Vous seriez contrarié, je crois, de jouer devant la Cour et devant le public le rôle d'un policier pris en défaut.

—Où voulez-vous en venir ? grommela M. Parry.

—J'espère, reprit tranquillement le gamin, que nous serons en mesure de montrer, d'ici à après demain, notre savoir faire ; mais il faut tout prévoir, et avant d'entamer le procès des autres, il est bon d'abord de couper court au procès de M. Robert Halt.

Lafortune fit un brusque mouvement comprimé par un regard de Joe.

—M. Parry, reprit le gamin, voici une médaille que vous devez connaître déjà, et qui vaut, je ne vous le cacherai pas, plusieurs centaines de mille piastres. Je suis prêt à vous la confier pour quelques heures, parce que je sais que je la remets en mains sûres ; mais je dois vous avouer que j'en aurai besoin immédiatement après, pour une autre affaire.

—Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? demanda le détective, abasourdi par la solennité du gamin et commençant à ne pas bien savoir s'il était en face d'une mystification ou d'une affaire sérieuse.

—En faisant reconnaître cette médaille à Salomon Sly, le Juif de la rue Craig, reprit imperturbablement Joe ; vous lui persuaderez facilement de confesser devant la cour, qu'il a été payé par un individu dont je sais le nom, et lui aussi, pour pénétrer dans l'appartement de M. Robert Halt, et pour y déposer le paquet de faux billets que mon oncle y a saisi, malgré mes avertissements.

—Comment cela ? firent les trois détectives en se levant brusquement.

—Vous direz au Juif que l'avocat de M. Robert Halt consent, s'il avoue tout, à admettre qu'il a introduit le paquet sans en connaître le contenu. Il n'aura donc pas de risque à courir, et vous lui expliquerez qu'il a le choix de faire ce qu'on lui dit ou d'être poursuivi et condamné pour le vol de la médaille, que je viens de vous remettre.

—Et qu'en résultera-t-il ? demanda M. Parry, dont la curiosité et l'intérêt commençaient à s'éveiller puissamment.

—M. Parry, il en résultera d'abord que personne ne pourra vous accuser d'être un niais, puisque ce sera vous qui aurez produit la preuve de l'ineptie de la poursuite entamée par vos rivaux contre M. Robert Halt ; il en résultera ensuite, qu'étant débarrassés les uns et les autres de cet incident ridicule, nous pourrions nous occuper des choses sérieuses et des vrais coupables.

—Bien raisonné, Joe, fit en riant M. Harrison, tu conduis le débat comme un véritable président de cour.

Joe avait été, dès le premier jour, le favori de M. Harrison, et ce dernier se réjouissait de l'habileté et de la sagesse dont le gamin faisait preuve, comme s'il se fut agi d'un succès personnel.

—Maintenant, continua Joe, passons aux choses sérieuses. Regardez mon oncle, connaissez-vous cette enveloppe ?

—Sans doute, fit Lafortune, c'est l'enveloppe de la lettre anonyme que j'ai reçue, et qui dénonçait M. Robert Halt, comme chef des contrefacteurs.

—Oui, reprit Joe, et cette enveloppe m'a mis sur une autre trace. Voulez-vous examiner à présent cette écriture ? Et Joe déposa sur la table le billet qu'il avait reçu de M. Ralph Turner, en réponse à la lettre dictée à Harrison.

Les trois détectives se passèrent successivement la lettre et l'enveloppe, et reconnurent d'une voix unanime qu'il n'y avait pas de doute sur l'identité des deux écritures.

—Continue, Joe, dit M. Harrison, sur un ton d'admiration non équivoque, ce que tu nous dis est du plus haut intérêt.

—C'est une histoire très simple, reprit Joe. Je connaissais M. Robert Halt ; et comme je le savais aussi étranger que vous et moi à l'affaire des billets contrefaits, je me suis dit que l'auteur de cette dénonciation calomnieuse, devait me mettre sur la trace des vrais coupables. J'ai cherché quels ennemis M. Robert Halt pouvait avoir ; et j'ai vu que M. Ralph Turner était son rival en amour. Une conversation que j'ai entendue à Trois-Rivières, m'a fait soupçonner qu'à la rivalité d'amour

se joignait une rivalité de fortune. Un heureux hasard, et les dix piastres que vous m'avez données, m'ont fourni l'occasion de découvrir qu'il avait avec Salomon Sly, de mystérieuses relations. Diverses coïncidences de date, une idée à moi, un instinct, une révélation, si vous aimez mieux, m'avaient mis en tête qu'une goélette mystérieuse portant le nom de *Marie-Anne* devait être pour quelque chose dans l'affaire des faux billets. La lettre de dénonciation adressée à mon oncle, m'a amené à reconnaître, dans l'homme qui a fait venir M. Robert Halt, à Trois-Rivières, le propre capitaine de la *Marie-Anne*. Une fois mis sur cette piste, j'ai constaté, de mes yeux et mes oreilles, que M. Ralph Turner était le boss de la chose ; enfin, un voyage que j'ai entrepris avant-hier sur la *Marie-Anne*, pour y reprendre la médaille volée chez M. Robert Halt, m'a fourni tous les renseignements que je n'avais pas encore.

Les trois détectives avaient écouté Joe avec une émotion profonde. Au fur et à mesure qu'il parlait, leur enthousiasme perceait dans leur physionomie et dans leurs gestes.

—C'est vrai ! c'est vrai ! Tout cela est hors de doute ! s'écria le premier Lafortune. Je veux être pendu si ce gamin ne nous dame pas le pion à tous !

—Tu as fait là, de la belle et brave besogne, Joe, dit joyeusement M. Harrison.

—Puisque tu as si bien commencé, dit à son tour M. Parry, sur un ton de déférence qui ne lui était pas habituel, il est juste de te laisser finir. Tout cela, c'est la preuve pour nous, la preuve aussi claire que 2 et 2 font 4. Mais il reste à prendre les brigands sur le fait et à faire la preuve pour le jury.

—C'est justement là le chiendent, reprit Joe, en se grattant la tête. Un simple ordre télégraphique de capturer la *Marie-Anne*, à l'endroit où elle se trouve, établirait la preuve de l'existence de l'atelier de faux billets. Mais, si nous ne choisissons pas le jour et le lieu, nous risquons de laisser échapper M. Turner.

—Et, si nous laissons passer le procès de M. Halt, avant d'agir, ajouta pensivement M. Harrison, nous risquons de mettre les coquins sur leurs gardes et de leur laisser le temps de s'enfuir aux Etats-Unis.

—J'ai pensé à cela, reprit Joe, qui avait décidément réponse à tout ; mais le procès de M. Halt n'a lieu qu'après demain.

—Eh bien ? demanda M. Parry.

—Eh bien ! reprit Joe, qui avait réservé cette nouvelle pour frapper le dernier coup ; — Eh bien ! je sais depuis cette après-midi, que la goélette mystérieuse sera demain à Montréal, et j'ai de bonnes raisons de penser que M. Turner aura à passer un moment à bord.....si même ce qu'il y apprendra, ne lui donne pas une forte tentation de filer avec la goélette, sans prendre le temps de nous dire bonsoir.

Procurez vous, ajouta-t-il, en s'adressant aux détectives, deux bâtiments qui se tiendront, sans faire mine de rien, en haut et en bas du fleuve, pour rendre la fuite impossible ; et soyez prêt au premier signal. S'il plaît à Dieu, nous tirerons demain soir un coup de filet qui surprendra beaucoup de monde.

—Très bien, Joe, dit gaiement M. Harrison, nous attendrons le signal, et il sera fait selon ton désir.

A propos, ajouta-t-il, nous avons reçu aujourd'hui la visite de Mme d'Hervart, qui a fait pour te rencontrer, le voyage de la Malbaie à Montréal ; elle reviendra demain matin.

—Chaque chose aura son tour, fit Joe sentencieusement. Dites lui, je vous prie, que je lui demande quarante huit heures pour terminer une affaire qui absorbe tout mon temps. Vous lui direz aussi que je l'engage très fortement à assister, après demain, à l'audience de la Cour ; elle y verra des figures qu'il est bon qu'elle connaisse ; et, après demain soir, je lui présenterai le fils perdu qu'elle cherche depuis tant d'années.

Joe pensa sans doute que ces dernières paroles, devaient avoir porté au comble l'ébahissement de ses interlocuteurs. Il s'était rapproché de la porte, en achevant de parler ; et quand les trois détectives levèrent les yeux vers la place qu'il avait occupée, ils s'aperçurent que le gamin avait disparu.

CHAPITRE XVII

UNE CAUSE CÉLÈBRE

Au jour fixé pour le procès, une foule nombreuse avait envahi le palais de justice.

Le public ne savait rien des découvertes de Dick ni du brillant coup de filet qui avait terminé les opérations de notre jeune policier; et l'issue du procès était considérée comme extrêmement douteuse.

M. Robert Halt avait de chauds partisans. Mais la liasse de billets trouvée dans sa maison était un fait grave; et parmi ceux là même qui s'étaient d'abord montrés les plus favorables à l'accusé, on commençait à s'étonner qu'il n'eût rien à répondre pour sa justification.

M. Harrison avait introduit Mme d'Hervart et lui avait procuré une place excellente, qui se trouva être à côté du siège occupé par Mlle Marsy. Hélène, fidèle à l'engagement pris vis-à-vis d'elle-même, de ne pas abandonner l'innocent injustement accusé, avait tenu à assister aux débats et à témoigner par sa présence, de l'intérêt qu'elle portait à son jeune professeur.

Au premier regard qu'elle jeta sur Robert Halt, Mme d'Hervart eut un tressaillement inattendu, comme si elle eut subi l'action d'un choc magnétique; et elle se sentit prise d'une subite et irrésistible sympathie pour ce jeune homme qu'elle ne connaissait pas.

Mlle Marsy expliqua à l'étrangère, avec beaucoup de bonne grâce, qui était M. Halt, et quelle était l'origine de l'accusation dirigée contre lui. Nous n'avons pas besoin de dire qu'elle saisit l'occasion d'affirmer avec chaleur l'innocence de son protégé; et l'énergie avec laquelle elle exprima sa conviction, créa bien vite entre les deux femmes un courant de confiance.

Mme d'Hervart, de son côté, raconta à Hélène qu'elle était, depuis vingt ans, à la recherche d'un enfant perdu.

—C'est étrange, dit Mlle Marsy, en poussant un petit cri. Quelle singulière coïncidence! Vous a-t-on dit que M. Halt ne connaissait pas ses parents?

Mme d'Hervart jeta vers l'accusé un nouveau regard empreint d'une curiosité passionnée.

—Cela est-il possible? s'écria-t-elle. Est-ce donc pour cela qu'on m'a conseillé de venir ici? Faudra-t-il que je retrouve mon fils en butte à de nouveaux périls?

A ce moment, notre ami Joe fit son apparition. Il avait l'air rayonnant de joie. Mais Mme d'Hervart ne put s'empêcher de laisser percer une surprise mêlée de désappointement, quand elle apprit que c'était là le correspondant, sur la foi duquel elle s'était livrée à tant d'espérances.

—Est-ce bien à Mme d'Hervart que j'ai l'honneur de parler? fit-il rapidement.

—Oui, monsieur.

—J'ai à traiter avec vous une affaire de la plus haute importance, reprit le gamin. Mais, pas en ce moment; je dois comparaître devant la cour; je vous verrai après l'audience.

—Savez-vous quelque chose de positif? lui demanda Mme d'Hervart en jetant vers lui un regard suppliant. Pouvez-vous au moins me donner un mot d'espérance?

—Tenez, madame, reprit simplement Joe, en lui remettant un petit objet entre les mains, connaissez-vous cette médaille et cette chaîne?

—Grand Dieu! s'écria la pauvre mère en se soutenant à peine, c'est la médaille de mon cher enfant!

Mais à ce moment la cour entra en séance, et il se fit un silence solennel.

On sait que les étaient les charges relevées contre l'accusé. Lefortune comparut et exposa simplement, sans se prononcer sur le bien ou le mal fondé de la poursuite, comment il avait été mis sur la trace de M. Halt. Il montra la lettre anonyme, raconta comment il avait vérifié, au moins en partie, l'exactitude des informations contenues dans cette lettre, en suivant M. Halt à Trois-Rivières. Puis il fit rapidement le récit de

l'arrestation et déposa, à titre de pièce de conviction, la liasse de billets contrefaits.

Le premier témoin appelé par la défense était Salomon Sly. Il s'avança, avec un regard louche, et se laissa arracher plutôt qu'il n'en fit l'aveu, la déclaration qu'il reconnaissait le paquet; mais il jura ses grands dieux que ne l'ayant pas ouvert, il ignorait que ce fussent de faux billets. Il reconnut avoir consenti, à la demande d'un gentleman dont il prétendit ne pas avoir le nom, à se charger, moyennant salaire, de pénétrer dans l'appartement de M. Halt, et de déposer ce paquet dans le secrétaire du maître de musique. Questionné sur la jour et l'heure où le fait avait eu lieu, il fit une réponse, qui démontra clairement qu'on avait profité du voyage de M. Halt à Trois-Rivières pour pénétrer chez lui, et que le rendez-vous donné dans cette ville faisait partie d'un vaste guet-apens dont l'accusé avait été victime.

—Nous nous réservons, dit l'avocat, de rappeler le témoin, avant la fin du procès, et de le confronter avec l'individu qui lui a remis la liasse de faux billets.

A partir de ce moment, la cause de M. Halt était gagnée.

Cependant, le public n'était pas au bout de ses surprises.

Le second témoin était Joseph Briquet.

—Dites ce que vous savez sur les billets saisis chez M. Halt, demanda l'avocat.

—Je sais qu'ils étaient contrefaits, répondit tranquillement le gamin.

—Est-ce tout ce que vous avez à dire?

—Je sais que c'est une action criminelle; et que les coupables devront payer à la justice une lourde dette.

—Dois-je entendre par là que vous connaissez les coupables? reprit l'avocat d'une voix posée.

—Si je les connais! exclama Joe qui sembla stupéfait par la bizarrerie d'une semblable question; je crois bien que je les connais. Nous avons même voyagé ensemble, il y a peu de jours; et nous nous sommes revus tout récemment. Je puis dire sans exagérer que je viens de les quitter, il y a à peine quelques instants!

Chacune des phrases de Joe était coupée par les mouvements de stupéfaction de l'auditoire.

—Alors, vous savez où ils sont en ce moment? demanda encore l'avocat.

—Sans doute, je le sais, puisque je viens d'aider à les y conduire.

—Et où sont-ils?

—En prison, répondit laconiquement Joe.

Ce fut un brusque coup de théâtre. Le juge et l'auditoire se demandèrent pendant un instant, s'ils n'étaient pas le jouet de quelque mauvais plaisant.

—Ce que vient de dire le témoin est la pure vérité, dit M. Harrison, en s'avancant devant la Cour. Grâce à ses indications, nous avons arrêté cette nuit la bande et son chef, et nous avons saisi entre leurs mains les instruments qui ont servi à la fabrication des faux billets.

—Pouvez-vous nous dire le nom du chef des faux monnayeurs? demanda l'avocat de M. Halt.

—M. RALPH TURNER, avocat de cette ville.

Et Joe scandait chacune des syllabes de ce nom, comme un acteur expérimenté dans l'art d'amener ses effets.

Cette fois, il y eut une suite d'exclamations entrecoupées particulièrement, au banc des avocats. L'émotion de l'auditoire était à son comble.

—Sur quelles preuves vous appuyez-vous pour formuler une accusation aussi invraisemblable? demanda l'avocat de la couronne avec véhémence.

—Pardonnez-moi, répondit Joe, avec un superbe sang-froid, je croyais que j'étais ici pour témoigner dans la cause de M. Halt et non dans celle de M. Turner. Si vous vous intéressez à M. Turner, le gardien de la prison et l'homme de police sur lequel il a tiré cette nuit deux coups de revolver, vous fourniront tous les renseignements que vous pourrez souhaiter.

L'avocat de la Couronne se leva pour répliquer à cette sortie

du témoin ; mais le juge, qui venait au même moment de recevoir l'avis officie' de la capture opérée pendant la nuit, lui fit signe de se faire.

Salomon Sly, rappelé, avoua qu'il savait le nom de l'individu qui lui avait remis la liasse de faux billets et que cet individu n'était autre que M. Ralph Turner.

Toute plaidoirie était inutile.

Le jury entra dans la salle de ses délibérations et rapporta, au bout de quelques instants, un verdict unanime de *non coupable*.

Mille bras se tendirent à la fois pour serrer les mains de M. Robert Halt et le féliciter d'avoir si miraculeusement échappé aux embûches de ses ennemis.

Tous les yeux étaient fixés sur Joe qui venait de jouer un rôle si considérable et si inattendu et à l'habileté duquel M. Harrison venait de rendre un si éclatant témoignage.

Robert Halt, de son côté, n'avait point quitté du regard le banc où Mlle Marsy était assise à côté de la dame inconnue.

— M. Halt, dit Joe, qui était parvenu à fendre la foule et à se rapprocher de l'accusé rendu à la liberté, je crois que nous pouvons maintenant nous en aller.

Et il ajouta en souriant : « Vous aurez peut-être, cette après-midi, une visite à faire rue Dorchester à une jeune demoiselle qui vous a beaucoup aidé dans votre procès. Mais je vous prie de ne pas manquer de vous trouver à cinq heures, hôtel Windsor. Il s'agit d'une affaire qui ne souffre pas de retard. »

CHAPITRE XVIII

EXPLICATIONS INDISPENSABLES

Il nous faut maintenant retourner un peu en arrière, pour combler une lacune de notre récit.

On vient de voir, par le compte rendu du procès et de l'acquiescement de M. Robert Halt, que le programme dicté par Joe aux détectives s'était accompli de point en point.

Pendant la journée qui avait suivi leur dernier entretien, Joe n'avait pas cessé de surveiller le port. Grâce à Dieu, son attente n'avait pas été déçue. À la fin de l'après-midi, il avait vu apparaître la goélette mystérieuse.

Un matelot en était vivement descendu, et s'était dirigé vers le bureau de M. Turner.

De ce côté, Lafortune veillait. Il vit entrer le matelot dans le cabinet de l'avocat, et à sa sortie, il entendit, à travers la porte entr'ouverte, M. Ralph Turner qui lui disait : « *N'oubliez pas ma réponse pour le capitaine ; c'est convenu : qu'il n'attende à minuit.* »

Au lieu de se présenter lui-même chez M. Turner, l'homme aux cheveux roux lui donnait rendez-vous à bord de la goélette. Il était évident qu'il n'avait aucune envie de se montrer sur la terre ferme, avant d'avoir conféré avec M. Turner, sur la nature du péril que semblaient révéler, à la fois, son brusque départ télégraphique et l'étrange incident du gamin, qui lui avait si singulièrement faussé compagnie aux environs de Sorel.

Peut-être, ce soir-là, les contrefacteurs devaient-ils se trouver réunis, pour la dernière fois.

Joe courut avertir les détectives ; et il fut convenu qu'une escouade d'agents se tiendrait prête à agir, à onze heures et demie du soir. Le rendez-vous était fixé, dans une chambre dont Joe était devenu locataire, depuis une huitaine de jours, et qui donnait sur le quai, en face du lieu où la goélette était amarrée.

À minuit moins quelques minutes, nos hommes virent M. Turner traverser le quai. Un falot parut sur le pont de la goélette. Puis tout rentra dans l'obscurité.

L'heure décisive avait sonné.

Comme un grand capitaine, Joe distribua à chacun son rôle.

Il importait de ne pas donner l'éveil aux bandits.

Joe décida, sans hésiter, qu'il y avait lieu, pour lui, de prendre un quatrième bain. Il annonça qu'il avait résolu de pénétrer d'abord seul dans la goélette, en se hissant

sur le pont à l'aide de la chaîne de l'ancre. Pendant ce temps-là, les hommes de l'escouade se glisseraient, sans bruit, aux abords du bâtiment et attendraient son signal. Un mouchoir blanc, déployé en l'air, les avertirait du moment où ils pourraient pénétrer sans être vus. Un coup de revolver leur signalerait, en cas de péril, la nécessité d'une action immédiate.

Une fois à bord, l'escouade devait se diviser en trois groupes. Harrison et Parry, auxquels Joe avait minutieusement décrit la configuration intérieure du bâtiment, devaient se poster, chacun avec trois hommes, devant chacune des deux portes de la prétendue glacière. Trois autres hommes devaient se tenir sur le pont à la disposition de Joe.

On sait de reste qu'aborder la goélette à la nage était pour Joe un jeu d'enfant.

Peu de minutes après, un œil exercé aux ténèbres eut pu voir apparaître sur le pont de la *Marie-Anne* la tête du gamin.

Il jeta autour de lui un coup d'œil furtif et constata que le pont était vide.

Les contrefacteurs étaient à l'œuvre dans la cale.

Cependant, M. Turner et l'homme aux cheveux roux n'étaient point avec eux. Une lumière et un bruit de voix firent comprendre à Joe qu'ils s'étaient enfermés dans la cabine, où, sans doute ils avaient à se faire des communications d'un caractère confidentiel.

C'était un fâcheux contre-temps ; car Joe avait espéré que toute la bande serait réunie en même temps, dans l'atelier des faux billets ; et que la présence de M. Turner suffirait à constater contre lui le flagrant délit matériel.

Mais rien ne pressait.

Joe attendit patiemment, pendant près d'une heure et demie.

Au bout de ce temps, un falot parut sur le pont. L'entretien était sans doute terminé.

Qu'allait-il arriver ?

M. Turner allait-il prendre congé de l'homme aux cheveux roux ? Allait-il faire une dernière visite à la glacière ?

Joe attendit avec anxiété. Les deux hommes marchaient d'un pas régulier vers l'escalier qui conduisait à la cale ; et quelques secondes après, on entendit une porte se fermer.

La chance se prononçait, encore une fois, contre les bandits.

Le mouchoir fut hissé à la hâte.

Heureusement, les précautions étaient merveilleusement prises. En moins de deux minutes, la goélette était envahie et chacun était à son poste.

Alors, Joe se dirigea vers la porte par laquelle M. Turner et l'homme aux cheveux roux venaient d'entrer, quelques instants auparavant. Il frappa résolument un premier coup, puis un second et comme personne ne répondait « Ouvrez au nom de la loi, cria-t-il d'une voix stridente, sinon nous allons défoncer la porte. »

Au même moment deux coups de marteau frappés par les agents s'abattirent sur la porte. Les coups redoublèrent et un bruit significatif indiqua que la porte ne tarderait pas à céder.

Mais Joe, laissant les agents à leur besogne, était précipitamment remonté sur le pont et se dirigeait en courant du côté de la seconde ouverture de la cachette. Devant cette ouverture, Harrison attendait silencieusement, avec trois hommes.

Cette fois encore, les prévisions de Joe ne l'avaient pas trompé.

Les bandits, n'ayant entendu frapper qu'à l'une des deux portes, pensèrent naturellement que l'autre était restée libre. C'était d'ailleurs la seule issue par laquelle ils pussent tenter de s'échapper.

Bientôt cette porte fut entrebâillée, sans bruit, de l'intérieur de l'atelier. Puis, comme si celui qui venait de l'entr'ouvrir eût hésité à s'aventurer au dehors ou aperçu quelque ombre suspecte, il tenta de la refermer.

Mais, plus rapide que l'éclair, Harrison avait glissé entre la cloison et la porte entr'ouverte un corps solide et faisant levier.

Les contrefacteurs étaient pris, comme dans une souricière !

Sous une violente poussée, la seconde porte s'ouvrit, presqu'au même moment où la première volait en éclats.

M. Turner essaya d'abord de se défendre et tira précipitamment son revolver. Une balle traversa le chapeau de Jack Parry ; une autre balle alla se perdre dans le vide. Mais, sans doute, la force des hommes de police et la vue de leurs armes firent comprendre aux bandits que toute résistance était inutile ; ils n'avaient aucun intérêt à compliquer leur cas, en ajoutant le crime de meurtre au crime de fausse monnaie ; et M. Turner se rendit en poussant un cri de rage.

Toutes les prévisions de Joe s'étaient réalisées. La prétendue glacière était bien l'atelier des contrefacteurs ; et c'était dans l'intérieur de la goélette mystérieuse que les bandits avaient installé cette fabrique de faux billets, que la police avait si longtemps cherchée.

On trouva, dans l'atelier, les outils, les planches toute gravées et une masse de billets en préparation. Le flagrant délit était éclatant, la preuve irrésistible.

Il ne restait qu'à emmener les prisonniers, ce qui fut fait, après qu'on eut pris la précaution de leur lier solidement les mains.

Le capitaine Langlois, l'homme aux cheveux roux, paraissait le plus démoralisé de toute la bande.

—J'avais le pressentiment que cet infernal gamin serait cause de notre ruine, murmurait-il pendant qu'on lui passait les menottes. Et dire que deux heures plus tard, nous levions l'ancre, pour ne jamais réapparaître dans les eaux canadiennes !

—Pas de chance ! exclama tristement un des prisonniers.

—“ M. Cheveuxroux, ” je suis bien aise de vous apporter une consolation, dit tout-à-coup une voix railleuse, qui n'était autre que celle de notre ami Joe. Depuis plusieurs jours, la police était prévenue, sur toute la longueur du fleuve, et vous n'auriez pas pu tenter de dépasser le Saguenay sans être immédiatement capturés.

M. Ralph Turner lança au gamin un regard de hyène.

CHAPITRE XIX

“ L'AMOUR NE VEUT PAS ATTENDRE ”

M. Robert Halt avait-il subitement conquis les bonnes grâces de Mme Marsy ? Quelques mots dits à propos par Hélène, sur l'existence de Mme d'Hervart et sur l'identité présumée de M. Halt avec son fils perdu, avaient-ils chatouillé orgueilleusement le cœur de cette mère de famille, entichée d'aristocratie ? Toujours est-il qu'en recevant avec sa fille la visite de M. Halt, Mme Marsy se rappela, au bout de quelques minutes, une affaire qui l'obligeait à laisser les deux jeunes gens en tête à tête.

Ni l'un ni l'autre ne lui en voulut ; et bientôt ils furent engagés dans une conversation qui leur fit oublier tout le reste.

—Pensez-vous bien, disait Hélène, que cet affreux homme est venu chez moi, et qu'il a osé me parler d'amour ? Je ne puis songer, sans rougir, que j'ai été en relations avec un forçat.

—J'ose à peine songer, reprit M. Halt, en se rapprochant, que j'ai été à deux doigts d'en être un, moi-même.

—Oh ! dit-elle en se tournant vers lui, avec un regard candide, cela n'était pas du tout la même chose.

—En quoi était-ce si différent, si j'avais été condamné ? demanda M. Halt dont les yeux s'arrêtèrent sur la jeune fille, avec une expression passionnée.

—Quelle idée ! fit Hélène. Je ne sais vraiment pas comment nous en sommes venus à une question aussi singulière. Voulez-vous me jouer quelque chose, pour faire diversion, M. Halt ?

—Qu'est-ce que vous voulez que je vous joue ?

—Tout ce qu'il vous plaira.

—Voulez-vous reprendre notre leçon interrompue : “ L'amour attend ? ”

—Vous tenez donc bien à cette romance ? demanda Hélène en rougissant.

—Est-ce qu'elle vous déplaît ?

—Oh ! vous savez, dit-elle en riant, c'est à force d'en entendre parler. Mais je suis prête à l'essayer tout de même, pour aujourd'hui. M. Halt se mit au piano et commença à chanter.

On peint l'amour, un bandeau sur les yeux ;
L'amour aveugle ! Quel blasphème !
Me dit Sylvain, en regardant les cieux ;
J'y vois pourtant quand je vous aime !

Puis, il me dit d'une voix tendre,
L'amour est là, suivons ses pas,
Car l'amour ne veut pas attendre ;
Le temps perdu ne revient pas.

Les yeux du jeune homme étaient attachés sur ceux de Mlle Marsy, avec une expression qui disait éloquentement que chez lui du moins, l'amour n'était point aveugle.

Il se leva soudain, lui prenant la main et vint s'asseoir à côté d'elle, sur le canapé.

—“ Non, l'amour ne veut plus attendre, ” répétait-il, avec une voix qui eut pu remplacer la musique la plus délicieuse. Il se tint pendant que l'orage était sur nos têtes. Mais maintenant les beaux jours sont revenus. Voulez-vous, Hélène, que nous ne laissions subsister aucun nuage, entre nous ?

—Il n'y a jamais eu de nuage entre vous et moi, murmura-t-elle en lui abandonnant sa main.

—Hélène, chère Hélène, dites-moi, je vous en prie, que je n'aurai point espéré en vain !

—“ Non, l'amour n'a plus besoin d'attendre, ” dit-elle avec un charmant sourire, en se détournant à demi, pour dissimuler sa rougeur.

—Hélène, chère Hélène, dit M. Halt, en passant doucement son bras autour de la taille de la jeune fille, vous faites de moi, aujourd'hui, le plus heureux homme qu'il y ait sur la terre. Tournez vos jolis yeux de mon côté, je vous en prie. Il me manque un rayon de bonheur, quand je ne sens pas votre doux regard.

Elle tourna ses jolis yeux et rapprocha sa tête rougissante ; leurs mains se serrèrent ; et ce fut par un mouvement presque magnétique, que leurs lèvres se touchèrent et qu'ils se pressèrent, l'un contre l'autre, dans un long baiser, cet innocent, ce premier baiser d'amour, dans lequel deux âmes se confondent, en un instant d'ivresse délicieuse, et oublient tout ce qui n'est pas elles.

CHAPITRE XX

MÈRE ET FILS

A l'heure dite, Robert Halt se présenta à l'hôtel Windsor où M. Harrison et Joe l'avaient devancé de quelques minutes ; et ils furent immédiatement introduits.

M. Halt contempla pendant un instant la belle et mélancolique figure de Mme d'Hervart.

—Il me semble, madame, dit-il après un instant de silence, que j'ai eu le plaisir de vous apercevoir à la Cour.

—Oui, répondit Mme d'Hervart d'une voix émue ; j'ai été anxieuse d'abord et puis heureuse de votre délivrance, comme s'il se fut agi du succès d'un ami inconnu.

En disant ces mots, son cœur battait violemment ; et de son côté, M. Halt n'était pas moins impressionné.

—Avez-vous la médaille que je vous ai remise ? demanda-t-il à Mme d'Hervart.

—La voici, dit-elle simplement.

—Justo ciel ! c'est ma médaille ! exclama Robert Halt. De grâce, expliquez-moi comment il se fait qu'elle soit entre vos mains.

—Ce serait une histoire un peu longue, pour l'instant, répondit Mme d'Hervart. Qu'il vous suffise de savoir que c'est moi qui me la suis procurée, ou plutôt qui l'ai retirée des mains de ceux qui vous l'avaient soustraite.

—Je voudrais bien vous répéter votre question, dit Mme d'Hervart à Robert Halt. Comment se fait-il que cette médaille soit tombée entre vos mains ?

—Elle a toujours été à moi, reprit M. Halt, avec un regard plein de franchise. Je ne me rappelle pas un instant de ma vie, pendant lequel elle n'ait pas été à moi ; et je m'y suis attaché, comme à une relique, pendant les dures épreuves dans lesquelles s'est écoulée mon enfance.

—La vie a donc été dure pour vous ? demanda doucement Mme d'Hervart.

—Oui, madame, j'ai passé les premières années dont je me souviens, sous la domination d'une vieille femme méchante qui me brutalisait, et après être parvenu à m'échapper j'ai connu des heures de faim et de désespoir, jusqu'au moment où de bons amis m'ont aidé à me faire une situation honorable.

—Ne vous souvenez-vous pas d'une époque plus lointaine ?

—Pardon, reprit vivement M. Halt. J'ai gardé le souvenir vague et incertain d'une vieille maison en pierre, entourée d'un grand jardin, où il me semble que j'ai dû vivre. Je me souviens aussi d'un gentleman de grande taille et d'une jolie dame avec une robe de soie bleue.

—Et vous ne vous rappelez rien de plus ? demanda-t-elle encore en serrant nerveusement la médaille.

—Bien peu de chose. Je me souviens d'un jour où je suis tombé des bras de ma mère, car ce devait être ma mère. Je me souviens aussi d'un joujou. C'était un diable noir qui sortait d'une boîte, au moyen d'un ressort. J'ai éprouvé un violent chagrin, un jour que je l'avais laissé tomber et qu'il s'est cassé le nez.

Mme d'Hervart ne put se contenir plus longtemps.

—C'est bien lui ! cria-t-elle en se levant vers le jeune homme et en lui tendant les bras ; c'est bien lui ! mon fils, mon cher fils depuis si longtemps perdu ! Mon cœur me l'a dit la première fois que je l'ai revu !

—Et le mien aussi *ma mère* ! s'écria le jeune homme en appuyant longuement et délicieusement sur ce nom si tendre, inconnu à ses lèvres depuis tant d'années.

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et se tinrent embrassés dans une longue étreinte. Ils restèrent ainsi plusieurs minutes, les yeux dans les yeux, en laissant échapper des mots inarticulés.

Viens, Joe, fit à voix basse, M. Harrison. Nous reviendrons plus tard.

—Non ! ne nous quittez pas, fit vivement Mme d'Hervart. Pardonnez-moi, mais l'excès de mon bonheur m'avait fait oublier le reste.

—Nous voulons, demanda Robert, avec son bon sourire, que vous nous disiez tout ce que vous savez et comment vous avez rejoint le fil brisé qui séparait nos existences.

—Ceci est le secret de Joe, répondit M. Harrison. C'est lui qui a tout découvert, tout conduit.

—Encore Joe ! fit le jeune homme avec admiration. Joe est un véritable trésor !

—Je n'ai pas eu tant de mérite que cela, répliqua Joe avec modestie. Je connaissais la conspiration, pour les faux billets. Le désir de la déjouer m'a amené à Trois-Rivières, où j'ai entendu votre entretien avec l'homme aux cheveux roux. J'ai su ensuite que M. Turner était votre rival et qu'il avait monté l'affaire, pour se débarrasser de vous et pour vous prendre votre famille et votre nom. Le reste est venu petit à petit, tout naturellement. Et Joe raconta tous les incidents qui sont déjà connus du lecteur, en terminant par la façon dont il avait découvert, au dernier moment, le nom et la demeure de la vieille voleuse d'enfants.

—J'ai vu cette femme aujourd'hui, ajouta M. Harrison, et je l'ai forcée à avouer son crime. Son attestation suffit à établir vos droits en justice.

—Je ne saurai jamais reconnaître assez tout ce que je vous dois, dit chaleureusement Mme d'Hervart.

—Voulez-vous me donner la main, madame, demanda Joe, en faisant un pas en avant.

—De grand cœur, fit-elle, en lui tendant sa main.

—Merci, dit le gamin. Me voilà payé de tout mon travail. Je n'avais pas encore touché la main d'une vraie dame. M.

Robert, vous êtes un heureux homme. Voilà ce que j'ai à vous dire. De pareilles mères ne se trouvent pas tous les jours. Allons nous en M. Harrison. Je crois que nous avons fini notre tâche pour aujourd'hui.

Tel parut être aussi l'avis de M. Harrison ; et après avoir dit adieu et à cette heureuse mère et à cet heureux fils, il sortit avec Joe, emportant sur son visage les traces d'une émotion qu'on ne rencontre pas d'ordinaire parmi les hommes de son métier.

CHAPITRE XXI

CONCLUSION

Nous n'avons que peu de mots à ajouter. Le bonheur ne se raconte pas. Il n'y a que la lutte et la douleur qui aient une histoire : et les combats de la vie ont maintenant cessé pour les principaux acteurs de notre drame.

Robert d'Hervart ne se séparera plus de sa mère ; et il a emmené avec lui sa gracieuse et vaillante jeune femme ; car le lecteur pense bien qu'il y a eu un joyeux mariage ; un mariage dans lequel Joe figurait au nombre des invités, avec un habit qui n'avait point été acheté dans la boutique de Salomon Sly.

M. Turner a été condamné à vingt ans de pénitencier. Son procès a été pour Joe un éclatant succès. Notre jeune ami a été appelé à retracer devant le jury la suite des déductions qui l'ont amené à la découverte des coupables ; et M. Turner, qui ne s'était pas encore expliqué comment toutes ses machinations avaient pu être déjouées en même temps, a lancé plus d'une fois à Joe, pendant le cours de son récit, des regards empreints d'une haine heureusement impuissante.

Les complices de M. Turner ont été condamnés à des peines graduées, qui inspireront une appréhension salutaire à ceux qui seraient tentés de les imiter.

Montréal a oublié l'affaire des faux billets, qui avait si vivement agité les esprits pendant plusieurs mois.

On pense bien que la reconnaissance de Mme d'Hervart, pour les services de Joe, ne s'est pas bornée à de simples remerciements. En même temps, il a touché, selon sa convention avec Parry et Harrison, un tiers de la somme allouée aux détectives par le gouvernement et par la banque de Montréal. Il s'est trouvé tout d'un coup à la tête d'une petite fortune.

Malgré les sollicitations de M. Harrison, il n'a jamais voulu se décider à entrer comme *détective* au service du gouvernement. Il a conservé le génie et la passion du métier ; mais il veut travailler d'une façon indépendante et avoir une agence qui n'appartienne qu'à lui. Son nom a été mêlé, depuis quelques années, à la découverte de plusieurs crimes mystérieux ; et peut-être la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS aura-t-elle à retracer, un jour ou l'autre, quelque une des affaires dans lesquelles il a joué un rôle.

FIN

POUR PARAÎTRE DANS NOTRE SECOND NUMÉRO

LE 15 AVRIL PROCHAIN :

UN REVENANT

SCÈNE DE LA VIE CALIFORNIENNE

EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS DE
JOURNAUX

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLIÉE PAR POIRIER, BESSETTE & CIE., A MONTREAL

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS paraît le JEUDI de chaque semaine.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS est le seul recueil populaire de littérature française en Amérique.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS est publiée sous forme de livraisons illustrées de 24 pages.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS contient une œuvre complète dans chacun de ses numéros.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS est consacrée à des récits d'un intérêt puissant et populaire dans les genres les plus variés :

SCENES DE LA VIE SAUVAGE. ROMANS DE MŒURS ET D'AVENTURES.

AFFAIRES MYSTERIEUSES ET MEMOIRES DE POLICE.

REPRODUCTIONS DES MEILLEURS ROMANS FRANCAIS ET ETRANGERS.

RECITS DE VOYAGE ET DE CHASSE. SCENES DE LA VIE MARITIME.

HISTOIRE, BIOGRAPHIE ET LEGENDES, ETC., ETC.

ŒUVRES EN PREPARATION :

ROMANS INEDITS ET ADAPTATIONS.

La Goelette Mystérieuse.
Le Trésor du Mont.
La Patrie en Danger.
Le Sculpteur.
Le Chercheur du Travail.
Les deux Roses.
Le Précipice.
Tancrede de Rohan.
Ramiro Diaz.
Les Brigands de la Tamise.
Le Secret du Coffre-Fort.
La Maison Haute.
L'histoire d'une Grove.

REPRODUCTIONS.

La Morte, par Octave Fouillet.
Les Chercheurs de Pistes, par le Capt. Mayno-
Reid.
Madame Déphino, par George Cable.
Le Cachet Rouge, par Alfred de Vigny.
La Jenne Sibérienne, par Xavier de Maistre.
La Perle Noire, par Victorien Sardou.
Le Petit Chose, par Alfred Daudet.
Le Chevallier des Touches, par Barbey d'Au-
revilly.

VOYAGES.

Le Chasseur de la Floride.
Les Dramas de la Mer.
Voyage aux Pays Merveilleux.
Les Grands Navigateurs.
Le Tueur de Lions.
Un Mois en Algerie.
Chez les Chinois.
Le Territoire d'Alaska.

BIOGRAPHIE ET HISTOIRE.

Histoire Populaire du Canada.
Robert Emmet.
Histoire d'Irlande.
La Conquête du Mexique, etc., etc.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS:

ABONNEMENT

UN AN - - \$2.50 { STRICTEMENT } SIX MOIS - \$1.25
{ PAYABLE D'AVANCE }

Le Numéro, 5 Cents.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires

FERMIERS DE LA CIRCULATION DE "LA PRESSE"

1540 — RUE NOTRE-DAME, MONTREAL — 1540